

Correspondance inédite

de

Louis-Claude de Saint-Martin

dit le Philosophe inconnu

et

Kirchberger, baron de Liebistorf

Membre du Conseil souverain de la République de Berne

Du 22 mai 1792 jusqu'au 7 novembre 1797

D'après l'édition de L. Schauer et A. Chuquet
Paris, E. Dentu, 1862

III^e partie



www.philosophie-inconnu.com

2004

TABLE DES LETTRES

81	Nicolas-Antoine Kirchberger	7 novembre 1795
82	Louis-Claude de Saint-Martin	28 novembre 1795
83	Nicolas-Antoine Kirchberger	13 décembre 1795
84	Louis-Claude de Saint-Martin	29 décembre 1795
85	Nicolas-Antoine Kirchberger	28 janvier 1796
86	Louis-Claude de Saint-Martin	27 février 1796
87	Nicolas-Antoine Kirchberger	5 avril 1796
88	Louis-Claude de Saint-Martin	2 mai 1796
89	Nicolas-Antoine Kirchberger	12 mai 1796
90	Louis-Claude de Saint-Martin	7 juin 1796
91	Nicolas-Antoine Kirchberger	18 juin 1796
92	Louis-Claude de Saint-Martin	11 juillet 1796
93	Nicolas-Antoine Kirchberger	27 juillet 1796
94	Louis-Claude de Saint-Martin	15 août 1796
95	Nicolas-Antoine Kirchberger	27 août 1796
96	Louis-Claude de Saint-Martin	26 septembre 1796
97	Nicolas-Antoine Kirchberger	8 octobre 1796
98	Louis-Claude de Saint-Martin	1 ^{er} octobre 1796
99	Nicolas-Antoine Kirchberger	16 novembre 1796
100	Louis-Claude de Saint-Martin	1 ^{er} novembre 1796
101	Nicolas-Antoine Kirchberger	17 décembre 1796
102	Louis-Claude de Saint-Martin	8 janvier 1797
103	Nicolas-Antoine Kirchberger	22 janvier 1797
104	Louis-Claude de Saint-Martin	26 janvier 1797
105	Nicolas-Antoine Kirchberger	13 avril 1797
106	Louis-Claude de Saint-Martin	30 avril 1797
107	Nicolas-Antoine Kirchberger	30 avril 1797
108	Louis-Claude de Saint-Martin	10 mai 1797
109	Nicolas-Antoine Kirchberger	23 mai 1797
110	Louis-Claude de Saint-Martin	19 juin 1797
111	Nicolas-Antoine Kirchberger	1 ^{er} juillet 1797
112	Louis-Claude de Saint-Martin	2 août 1797

113	Louis-Claude de Saint-Martin	1797
114	Nicolas-Antoine Kirchberger	1797
115	Louis-Claude de Saint-Martin	15 octobre 1797
116	Nicolas-Antoine Kirchberger	7 novembre 1797
	Lettre de Sainte-Beuve à L. Schauer	6 décembre 1861

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

M...[Morat], le 7 novembre 1795

Rien de plus vrai, mon cher et respectable frère, que la COURONNE soit semée dans tous les hommes, et que, dans son temps, elle porte son fruit. Sans doute que la main de nos désirs, qui tendent directement à la possession du fruit de cette COURONNE, n'y contribue en rien pour l'obtenir. Cependant, sans notre forte volonté, sans toute notre énergie, et sans toute notre persévérance, nous n'y arriverons jamais. Ceci, au premier coup d'œil, paraît un paradoxe, mais n'en est pas un.

Je suis aussi complètement de votre avis, quoique, dans le fond, mon avis sur ce point ne signifie que très peu de chose, « que les sept principes d'opération de notre ami B [Boehme]. ne limitent en aucune manière le nombre des organes de l'opération. »

Quant à ma question sur la correspondance, elle ne sera résolue d'une manière pratique que lorsque nous aurons déchiré le voile qui sépare d'un principe avec l'autre ; mais cela exige de l'énergie. XL. *Fragen*, 26, 13.

Bien des grâces pour les précis de l'explication de l'hiéroglyphe $\frac{3 \text{ in } 4}{7}$. Je vois à présent que cela veut dire

en français que Dieu dans l'homme et avec l'homme produit toutes les véritables manifestations. C'est un principe qu'aucun de nous n'a jamais mis en doute. Mon ami de M. [Munich], devient tous les jours plus intéressant, surtout depuis qu'il me répond en bel et bon allemand, et qu'il ne s'enveloppe plus d'énigmes. Dans sa dernière lettre il me dit, entre autres choses, « que le mon qui est au-dessus de tous les noms est différent de celui de *Tetragrammaton*, et de celui de J. H. V. H. ». À l'occasion de ces grands noms, il loue beaucoup le passage de votre *Tableau naturel*, t. II, p.98, 99 et 143, que dans ce moment je n'ai pas sous les yeux. Quant à moi, dans mon étroite sphère, je crois que le nom dont il fait mention dans l'Exode, VI, 3, et celui que mon ami me fait entrevoir sont les mêmes ; et que nous trouvons ce nom sublime dans les livres sacrés, puisque saint Pierre le prononça en toutes lettres. *Actes*, III, 6, It., chap. IV, 10, 11, 12.

Peut-être que, dans très peu de jours, je ferai connaissance avec votre intéressante sœur Marguerite. Vous ne sauriez croire combien depuis quelque temps, les richesses de ce genre s'accroissent dans mon cabinet. J'ai fait encore tout récemment la découverte des écrits d'un homme qui est de la même force que notre général. La confrontation de ces différents témoins, qui, chacun de son côté, éclairent un coin nouveau de la grande doctrine, m'est aussi utile que satisfaisante.

Je vous félicite d'avoir achevé votre travail électoral. La France n'a rien de trop à la réunion de l'énergie de tous les membres bien pensants et modérés de la convention.

Comme M. de Wit, après son départ, s'est sans doute ressouvenu qu'il avait encore un paquet pour moi, je viens de recevoir et de lire avec une égale satisfaction votre ouvrage que vous appelez une brochure : c'est le livre le plus profond qui ait jamais été écrit sur la révolution française ; une page de ce livre contient plus de vérités importantes que six mille volumes qui ont peut-être fatigué pour et à l'occasion de cet événement. Vous avez donné la solution des plus grandes difficultés dans la théorie de l'ordre social ; vous l'avez donnée surtout, avec la sagesse nécessaire, pour ne pas trop blesser les préjugés.

Et quant aux grands principes religieux, j'ai admiré aussi que vous n'ayez pas employé les livres sacrés comme les preuves fondamentales : il était bien plus convenable de les présenter comme des confirmations nécessaires.

La partie politique de votre ouvrage contient des vérités grandes et lumineuses. C'est surtout pour l'état présent de la France qu'il s'y trouve des consolations et des remèdes admirables. Mais, après mûre et solide réflexion, je ne pourrais, en aucune manière, vous conseiller de choisir l'époque actuelle pour le faire traduire en allemand. Le monde, sans doute, est un grand hôpital où chaque nation occupe une salle ; mais, quoique tous les appartements soient infectés de maladies du même genre, ces maladies et les individus qu'elles tourmentent ne sont cependant pas de la même espèce ; et surtout ces maladies ne se manifestent-elles pas dans le même degré d'intensité ; ainsi le même remède qui produirait des merveilles dans une partie du bâtiment, occasionne-

rait un effet tout opposé dans un autre coin de cette maison d'invalides. Il faut bien de la circonspection avant de donner le conseil de bistouriser un abcès mortel. Un État en crise a besoin d'un régime différent de celui qui est nécessaire pour un pays qui ne l'est pas encore. Mais à voir les choses en grand, et en réunissant tous les rayons de la circonférence au centre, où vraisemblablement à la suite des temps ils aboutiront, j'admire, comme vous, les décrets de la Providence.

Je ferai passer, à la première occasion, un exemplaire à mon ami de M... [Munich]

Adieu, mon cher et respectable frère. Prions toujours les uns pour les autres. Pour moi, c'est un devoir qui est devenu cher à mon âme.

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

Amboise, le 7 frimaire an IV
[28 novembre 1795]

Non, mon cher frère, il n'y a point de paradoxe dans votre première proposition. Sans nos désirs, nous ne pouvons rien obtenir ; mais nos désirs doivent porter exclusivement sur notre union avec Dieu, et sur l'accomplissement de sa volonté. Quand ensuite il juge à propos de se servir de nous ou de nous accorder quelque faveur, il n'est pas embarrassé sur les moyens. Ainsi, c'est de ces moyens-là que nous devons nous inquiéter.

Lisez dans les *Trois Principes*, ch. xxvii, n° 20. Vous y trouverez, ce me semble, quelque chose qui vous aidera sur les correspondances, et qui me paraît venir à l'appui de ce que je vous ai dit dans ma dernière.

L'hiéroglyphe $\frac{3 \text{ in } 4}{7}$ est le texte de cette proposition, dont vous dites qu'aucun de nous n'a jamais douté ; et je trouve qu'il est doux de pouvoir lire dans les textes de ces hautes vérités qui ont tant perdu, en étant resserrés dans nos langues vulgaires et dans les simples régions des idées courantes.

Votre ami de M... m'intéresse aussi beaucoup d'après vos récits. Ce qu'il dit sur les noms divins va peut-être plus loin que vous ne pensez. Le nom dont parlent les *Actes* est au-dessus du *Tetragrammaton*, je n'en fais aucun doute ; mais aussi je suis persuadé qu'il y en a un qui nous attend et qui sera encore au-dessus des *Actes*. Celui des *Actes* est la voie exclusive de la libération. Il nous faudra ensuite celui de la jouissance ; c'est celui qui est promis dans l'*Apocalypse*, c'est ce nom seulement que personne ne connaît que celui qui le reçoit. Marchons bien respectueusement, mon cher frère, dans cette haute carrière ; notre raison, nos connaissances s'évanouissent là, devant la grande lumière.

Je vous avoue que j'éprouve d'ardents désirs de voir cet ami de Munich, ainsi que vous. Peut-être la France approche-t-elle de la clôture de ses terribles épreuves, et peut-être la bonne Providence me fournira-t-elle des moyens de me satisfaire ; car, pour moi, je n'en vois au-

cun, vu la ruine totale de nos assignats, qui fait, qu'avec un bien assez considérable pour un petit particulier comme moi, j'ai de la peine à avoir de la chandelle et des souliers. Mais enfin, si le beau jour se levait pour nous, mes premiers pas se dirigeraient sûrement vers vos cantons ; car, la conversation de personnes instruites me profiterait plus que mes lectures solitaires. Dites-moi, je vous prie, si votre ami de M..., parle français ? je sais si peu d'allemand, et surtout de l'allemand qu'il faut pour parler, que je compte ce que j'en sais comme rien.

Je vous félicite de vos découvertes journalières. La sœur Marguerite vous intéressera sûrement par ses vertus, si ce n'est par ses connaissances.

Quant à mon écrit sur la politique, il n'a encore jamais reçu autant d'honneur que celui que vous lui faites ; à peine l'a-t-on regardé dans mon pays. Ma nation n'est pas plus mûre que les autres pour les profondes notions ; Aussi, je n'ai exposé les miennes que par condescendance pour un ami qui me pressait d'écrire ; mais je sentais bien qu'en mettant en avant la pierre de l'angle, il fallait qu'elle fût rejetée. Je n'en crois pas moins avoir fait une bonne œuvre, dont le grand maître se souviendra, et c'est tout ce qu'il me faut. J'approuve votre réserve sur la traduction en allemand. Je crois, comme vous, qu'il n'est pas temps, et cela serait plus dangereux chez vous que chez nous, où, par la suite de notre révolution, nous pouvons tout dire, n'ayant d'autre peine à subir que de n'être pas lus, si l'on ne goûte pas. Quoique vous ayez reçu le paquet, vous pouvez toujours vous servir du mandat que je vous ai envoyé, si vous le voulez, et si vous rencontrez sur votre chemin quelque personne à qui cette lecture convienne. Je pensais ce matin au Zurichois, mais je ne sais si cela serait de son goût.

Je pensais aussi à la main étrangère dont vous vous servez pour m'écrire ; car plusieurs de vos lettres, notamment la première ne sont pas de cette même écriture. Avez-vous la mesure de l'intelligence de cette main étrangère pour l'employer ? et croyez-vous, sans inconvénient la faire participer aux merveilles qui nous occupent l'un et l'autre ? C'est à votre sagesse à en décider.

Je vous prie, mon cher frère, de me dire si le mot *Schiemen*, *40 Questions* [*40 questions sur l'âme*, Jacob Boehme], I, 216, veut dire *ombre*. Je ne le trouve point

dans mon dictionnaire, et c'est là le sens que lui donne l'anglais.

Adieu, mon cher frère, que Dieu vous comble de plus en plus de ses bénédictions.

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

13 décembre 1795

J'aurais répondu sur-le-champ, mon cher et respectable frère, à votre lettre du 4 frimaire, si je n'en avais été empêché. Je suis de retour dans la capitale, et les affaires pleuvent sur moi. Notre ami B. [Boehme], dans les *Trois Principes*, chap. xxvii, n° 20, parle de l'impossibilité d'une communication entre des âmes hétérogènes, dont l'une, après son dépouillement terrestre, se trouve dans le sein de l'Éternel, et l'autre, qui est vicieuse et qui rampe encore sur la terre, et *vice versa*. Mais, la communication qui faisait le sujet d'une de mes lettres, regardait la possibilité d'une communication entre deux âmes homogènes, douces et aimantes, dont l'une à passé dans un meilleur monde, sans que la partie restante ait diminué son attachement pour elle, et sans que le temps ait produit son effet ordinaire ; au contraire, semble resserré ces liens. Notre ami B. penche fortement pour l'affirmative des communications du dernier genre. Les principes généraux semblent venir à son appui, car, si nous entrons dans ce qu'il appelle le second principe, alors la toile qui nous dérobe la vue des habitants de ce principe se lève et nous donne la liberté des communications. Aussi mes doutes ne roulaient-ils pas sur ce point de la question, mais bien sur la possibilité d'une communication entre une âme dans son enveloppe terrestre, qui n'est pas encore arrivée au degré d'un développement suffisant pour voir la toile levée, et une âme dégagée de son enveloppe terrestre, et qui, par conséquent, se trouve dans une région différente. Je ne vois d'autre possibilité de réussite pour l'habitant d'ici-bas que l'état de sommeil. Cette question intéresse mon cœur ; mais je tâche de supprimer cette volonté comme toutes les autres, pour les soumettre entièrement à celui qui doit seul en être l'arbitre. Quand même je devrais, le reste de ma vie, ne pas faire un pas de plus dans notre carrière, je croirai avoir tout obtenu, si j'obtiens de soumettre mes volontés, mes désirs et mes répugnances sur tous les événements de la vie. Mais je suis encore un bien petit apprenti dans cette école. Tout me rit dehors, pendant que j'essuie des chagrins domestiques cuisants ; outre que, par un enchaîne-

ment de circonstances, votre révolution m'a porté un coup terrible duquel je ne reviendrai jamais.

Mon ami de Munich est encore une énigme pour moi, sûr est-il qu'il possède une lecture étonnante : il a lu les ouvrages les plus rares et les plus précieux sur les nombres et sur l'usage du grand nom ; il fait grand cas de Sanckoniaton. Mais je ne trouve pas chez lui cette prévision, cette netteté, cette justesse d'esprit à laquelle j'étais accoutumé par vos lettres, et j'ai de la peine à me persuader qu'il soit aussi avancé qu'il s'imagine l'être. Il ne m'appartient pas de juger ; mais il n'est pas impossible que, faute d'épure intérieur, il soit encore retardé dans la pratique. Peut-être aussi sait-il trop pressé d'écrire et de se faire imprimer ; car il est d'une fertilité extrême dans ce genre ; il ne se contente pas d'écrire sur cet objet, il écrit sur vingt tons très différents les uns des autres. Il a une facilité sans égale, et, par là, il est devenu un des auteurs les plus abondants de l'Allemagne. À l'heure qu'il est, il semble avoir bon opinion de l'école du Nord, de laquelle il a eu connaissance. Il me mandait qu'il avait de l'estime pour notre ami B. Mais je ne me suis pas aperçu qu'il l'ait étudié, au contraire. Il forme aussi des questions sur lesquelles il obtient des réponses qu'il estime venir de la plus haute source. Je le répète, il est une énigme pour moi. Dans cette incertitude, je suspends mon jugement, et me renferme dans ma coquille. Je deviens tous les jours moins curieux de sciences ; je ne suis empressé que pour celles qui m'apprennent à me renoncer, à me dépouiller, le reste viendra, quand notre Bienfaiteur le voudra.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je désire autant que vous que la bonne Providence nous réunisse. La fin des épreuves de votre patrie ne peut pas être bien éloignée ; en attendant, malgré mes désirs, je comprends que vous ne pouvez pas la quitter dans ce moment. Comme l'or est fort haut chez vous, j'ai fait une tentative par le présent courrier de vous faire passer dix louis dans une lettre séparée. Je serais enchanté que vous puissiez, par ce moyen, vous procurer quelques aisances.

J'ai communiqué aujourd'hui votre ouvrage à un magistrat de mes amis, qui est à même de l'apprécier. Le zurichois n'y entendrait rien. Je n'ai pas encore vu votre sœur Marguerite, mais je possède l'ouvrage d'un grand témoin, qui a paru en Allemagne, d'abord après notre ami

B. Il porte tous les caractères de l'authenticité, et son ouvrage renferme des choses intéressantes. Il s'appelle Engelbrecht.

Tranquillisez-vous sur la main étrangère, et songez au canard de Vaucanson, qui sûrement ne savait pas ce qu'il mangeait, outre que vos lettres ne sont vues de personne ; ainsi, vous pourrez m'écrire aussi clairement que vous le jugerez à propos.

Le mot suranné *Schiemen*, signifie, dans la première *Question*, n° 216, simplement *Wiederschein*, ou reflet d'un objet dans l'eau.

Adieu, mon cher et respectable frère, mon cœur aurait souvent besoin de votre présence : en attendant, n'oubliez pas de songez à moi dans vos prières.

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

Amboise, le 8 nivôse, an IV
[29 décembre 1795]

Je reçois, dans ce moment, mon cher frère, les dix louis en or que votre attentive bienveillance a jugé à propos de me faire passer, et cela, sans attendre de savoir si cet honnête procédé me conviendrait. C'est la première fois que de l'argent étranger paraît chez moi, quoique j'aie souvent été autrefois dans la détresse. Aussi, mon premier mouvement a été de vous renvoyer sur-le-champ cette somme, non seulement, parce que je n'en ai réellement pas besoin, mais que le jour même où votre lettre d'avis m'est arrivée, un de mes fermiers m'a payé une partie de sa ferme en métal, ce qui me met au dessus des premières nécessités. Un second mouvement m'a retenu. La fierté de votre ancien ami Rousseau, en pareille circonstance, m'eût paru plus dans la mesure, si elle eût été fondée sur la haute foi évangélique, qui donne et crée les moyens de ne connaître aucun besoin ; mais, quoique sa ferme philosophie me paraisse toujours très estimable, sans s'élever à ce point, elle ne m'a pas paru conséquente ; car, s'il prêche tant d'exercice des vertus et de la bienfaisance, il faut donc aussi leur laisser un libre cours, quand elles se présentent, sans quoi, sa doctrine deviendrait nulle. C'est là ce qui m'a arrêté. Je reçois donc votre argent, que je n'ai et n'aurais sûrement jamais demandé. Je le reçois, étant sûr de n'en avoir jamais besoin ; et mon âme trouve une satisfaction à vous laisser jouir des fruits de votre bonne action. C'est là ce que ma délicatesse m'a indiqué ; à des mouvements doux comme ceux qui vous ont dirigé, j'ai senti qu'il fallait une récompense de même genre ; et ma reconnaissance vous met à même de recueillir cette juste rétribution. Je vous envoie ensuite, pour votre sécurité, le récépissé nécessaire, et en papier timbré, selon les formes légales de mon pays. Puissé-je être dans le cas d'aller bientôt le retirer en personne, et de porter moi-même le remboursement du précieux gage que vous me donnez aujourd'hui de votre amitié ! Mais Dieu sait quand cet heureux moment arrivera.

En attendant, je joins ici une petite image de ma figure matérielle. Quoique j'aimasse peu à me faire peindre, un parent exigea de moi cette complaisance, il y a quinze ans, et je cédaï. Dernièrement, un ami a fait deux copies de ce dernier portrait, et depuis lors, j'ai toujours eu le projet de vous en adresser une ; elle est un peu plus âgée que le portrait, mais beaucoup plus jeune que ma figure naturelle ; cependant elle me ressemble encore assez pour que tout le monde m'y reconnaisse. Ne voyez dans ceci que ce qu'il y a, l'envie de frayer comme je peux avec un ami ; et ne vous arrêtez pas à l'ouvrage même, qui n'est que l'œuvre d'un barbouilleur en peinture. Si vos occupations vous permettent de me payer de retour, je serai charmé d'avoir ce moyen-là d'anticiper sur la connaissance que j'ai tant de motifs de désirer de faire personnellement avec vous. Passons à nos objets essentiels.

Je crois que vous trouverez la solution de votre difficulté sur les communications, dans la 26^e des *40 Questions* [Jacob Boehme, *Quarante questions sur l'âme*]. Il y a beaucoup à prendre là. Joignez-y ce que je vous avais dit en partie sur le rapport des vivants ; joignez-y cette observation, que nous les cherchons dans les principes sensibles où ils ne sont plus, et qu'eux nous cherchent dans le principe divin et spirituel où nous ne sommes pas encore. Enfin, joignez-y ce que dit J. C. : « Qui sont mes frères, ma mère, etc.? Ce sont ceux qui font la volonté de mon père. » Et nous apprendrons là où il faut chercher ceux que nous aimons.

Votre ami de M... [Munich] est, dites-vous, encore une énigme pour vous ? Peut-être y a t-il du mélange en lui ; mais aussi, par cette raison, il doit y avoir du bon. J'attends, pour vous en dire mon avis, que vous m'avez envoyé le précis de ses opinions que je vous ai demandé. Je vous ai demandé aussi s'il parlait le français, et vous ne le dites point dans vos lettres.

Vous me parlez de chagrins domestiques, et du coup terrible que vous a porté notre révolution, mon cher frère. Si vous jugez mon âme digne de votre confiance, ouvrez-vous davantage ; peut-être y trouverez-vous du soulagement.

Le nom d'*Engelbrecht* ne m'est pas inconnu ; mais je ne connais point ses ouvrages. J'ai entrepris, il y a quinze jours, la traduction des *Trois Principes* de notre ami B...

C'est une tâche que ce genre d'ouvrage, pour moi ; mais l'état de mes yeux et l'incertitude de l'avenir m'y ont porté. Et, d'ailleurs, c'est un de ses plus importants écrits, et dans lequel mes compatriotes pourront peut-être un jour puiser quelques lumières, si je n'ai pas le courage de leur traduire toutes les autres productions de notre chérissime auteur. Je m'aperçois qu'il est souvent un peu verbeux ; mais ne nous plaignons pas de ses défauts, remercions la Providence de ce qu'elle a permis qu'il nous parle. Adieu, mon très cher frère. La poste va partir, je vous quitte en vous embrassant de tout mon cœur.

Un mot sur ma traduction des *Trois Principes*. Dans le titre *Beschreibung der Principien*, etc., il y a, I. V et IV, une vie *durch uns* ; je vous demanderais s'il faudrait traduire : pour nous. Cela est audacieux et fort ; mais je ne sais que mettre en place.

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

B. [Berne], le 28 janvier 1796

Recevez, mon aimable et respectable ami, toute ma reconnaissance pour la manière amicale avec laquelle vous avez bien voulu agréer la bagatelle que j'ai pris la liberté de vous adresser. Mon intention était de faire une tentative pour sonder cette voie ; et dès que l'aurais trouvée sûre, je voulais vous prier de me permettre de vous faire parvenir successivement, à titre d'avances, des moyens pour résister aux circonstances présentes, auxquelles tous les propriétaires, qui ne sont pas cultivateurs eux-mêmes, doivent être exposés actuellement chez vous. Quand même on jouit dans ce moment de 20 000, ou même de 30 000 livres de rente dans votre patrie, dès qu'ils ne sont payés qu'en papier, il n'y a pas de quoi se pourvoir du nécessaire. Veuillez me regarder comme votre fermier, et surtout comme votre frère ; ce qui, entre vous et moi, n'est pas un titre vain tel que les gens du monde le distribuent. Je vous prie de vous ressouvenir toujours tel que vous le faites si bien dans votre dernière lettre, du sentiment agréable que vous me procurez, en me mettant à même de vous être bon à quelque chose.

Agréez aussi mes remerciements pour le charmant portrait que vous m'envoyez. Je n'essayerai pas de vous dépeindre la satisfaction que j'ai éprouvée en le recevant. Je joins ici un crayonnage que j'ai fait faire un peu à la hâte des traits de votre ami. Ce portrait sera encore ressemblant dans quelque temps d'ici. Sans doute qu'il y a d'excellentes choses dans la 26^e des *40 Questions* sur l'objet des communications. Le n° 16 surtout est très consolant, parce qu'il établit la possibilité que les âmes, dégagées de leur enveloppe terrestre, peuvent se voir, participer et se réjouir des sentiments qui leur sont adressés par les habitants de ce bas monde. Mon désir, s'il m'était permis d'en avoir, et auquel je renonce très volontiers, n'a reçu aucun développement ni révélation scientifique pour but ; l'assurance de l'état heureux dont cet âme doit jouir actuellement, remplirait tous mes vœux.

Quant à la partie énigmatique de mon ami de M. [Munich], elle ne regarde, en aucune manière, ni les qua-

lités de son cœur, ni son attachement pour la religion. J'ai là-dessus des preuves qui me donnent à peu près la même certitude pour celle avec laquelle je suis persuadé que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits. Ma suspension ne tombait proprement que sur la nature, le genre et le degré de ses connaissances théosophiques.

Depuis son ouvrage sur les nombres, qu'il convient lui-même n'être pas assez clair pour devenir généralement utile, il a publié un autre traité, dont je n'ai encore lu que quelques fragments, mais qui me plaisent beaucoup mieux, parce qu'ils sont beaucoup plus clairs et plus détaillés. Il se propose même de refondre son livre sur les nombres : il m'a communiqué son plan pour savoir si alors il serait intelligible. J'admire son infatigabilité, et je crois que, de cette manière, il deviendrait plus utile. Si vous croyez que notre voie ordinaire, pour vous faire passer un petit paquet soit encore bonne, je vous adresserai son dernier ouvrage, dont je ne connais encore que des fragments, mais qui nous mettrons à même de juger de l'enchaînement de ses idées principales : il est écrit d'une façon claire et nette. La nouvelle édition sur les nombres suivra. Dans sa dernière lettre, il me mande qu'il ne connaît notre ami B. [Boehme] que par un extrait. Il existe plusieurs de ces extraits dont les uns sont meilleurs que les autres. Il me paraît dégoûté de sa cour. On a fait des manœuvres pour le chagriner ; il est membre d'un tribunal de censure, et, malgré cela, on est parvenu à défendre ses livres. Il les fait présentement imprimer à Leipzig ; et il n'est pas impossible qu'un jour il ne cherche à se retirer en Suisse. Je suppose qu'il parle français, parce qu'il a longtemps fréquenté la cour, mais je n'en ai aucune certitude. En Allemagne, on n'accoutume pas, comme chez nous, les enfants qui sont destinés aux affaires, à parler le français ; ici nous le parlons tous, tant bien que mal.

Pour vous donner un échantillon Engelbrecht [Hans Engelbrecht], je joins ici un petit extrait d'un ouvrage sur lequel il appuie principalement. S'il y a des passages dans cet extrait qui vous arrêtent, mandez-le-moi. Et, pour vous faire connaître les principes d'Antoinette B. [Antoinette Bourignon], je les joins ici avec ses propres paroles. Vous verrez comme cette fille étonnante, qui était si peu lettrée qu'elle n'avait, suivant l'usage des catholiques

d'alors, pas même lu les Écritures Saintes, remplit les lacunes qu'Engelbrecht a laissé dans sa doctrine. Veuillez comparer ses principes avec ceux de notre ami B. C'est, en lisant les écrits des Élus des temps différents, et en les comparants, qu'on obtient le développement de plusieurs point essentiels que les uns ou les autres ont passé sous silence, parce qu'il les ont supposés connus, ou ne les ont touché que très légèrement, sans y appuyer assez pour l'utilité pratique du lecteur.

Par les extraits que je joins ici, vous verrez d'un coup d'œil toute la doctrine d'Antoinette. Je suis surpris que ses ouvrages ne m'aient pas frappé, il y a une quinzaine d'années, lorsqu'ils me sont tombés dans les mains la première fois.

Je suis ravi de vous voir occupé de la traduction des *Trois principes*. Votre translation est très bonne : *durch uns* signifie la même chose que : *par nous*. Avec ce passage, j'ai fait comme avec beaucoup d'autres, je ne m'y suis pas arrêté, parce que je ne l'ai pas compris. Si j'avais à traduire les *Trois principes*, je ferais le titre beaucoup plus court parce qu'essentiellement il ne fait rien à l'ouvrage, et qu'il ne faut pas éloigner le lecteur au premier abord.

Vous me demandez amicalement plus de détails à l'occasion d'un passage de ma dernière lettre, où je parle des revers que j'ai essuyé. J'espère vous communiquer un jour de bouche [à oreille] les détails qui concernent la première partie du passage de ma lettre. Quant à l'influence de la Révolution, il faudrait être circonstancié pour vous mettre au fait et la plaie n'est pas encore bien cicatrisée pour supporter ce récit ; mais dans son temps je vous promets de vous dire tout, si cela peut vous intéresser. Au préalable, il faut que je vous mande que cela ne porte pas sur l'état actuel des finances françaises ; car si demain votre gouvernement déclarait qu'il n'est pas en état de satisfaire à la dette publique, cette déclaration ne me causerait pas un moment de chagrin, parce que j'y suis préparé, et parce que la Providence, depuis six ans à jugé à propos d'y suppléer ; mais j'en serai très fâché pour mes concitoyens, dont un grand nombre serait mis à la rue par un décret, ou, ce qui revient au même, par une opération semblable.

Le choc que j'ai essuyé est d'une nature bien différente. C'est en remplissant mon devoir de citoyen, en

contribuant à calmer l'esprit public, au moment où les têtes étaient les plus exaspérées de la journée du 2 septembre 1792, exaltation qui aurait pu changer le cours des grands événements de la guerre actuelle, que je me suis porté à moi-même, par mon séjour à la capitale et par mon absence de mon domicile, le coup le plus sensible. Mais toute cette matière exigerait d'être soumise à la confiance d'un entretien plutôt qu'à la juridiction d'une lettre.

J'attends et j'espère toujours le moment où votre patrie sera rentrée dans le calme si désirable, et qui me procurera la douce satisfaction de vous voir dans la mienne.

Adieu, mon respectable ami, prions toujours les uns pour les autres.

P. S. J'ai fait passer, à notre ami de Munich, votre dernier ouvrage sur la révolution française.

Suit un extrait des œuvres d'Engelbrecht. T. II, éd. de 1783.

Un ami lui ayant demandé comment l'on pouvait obtenir des réponses divines sur ce qu'il fallait faire ou ne pas faire, voici ce qui lui fut communiqué à ce sujet en 1636 : *Wollet ihr wissen was ihr thun, etc.*

Et un extrait de l'ouvrage d'A. Bourignon, intitulé : la Lumière du monde. Éd. d'Amsterdam, 1679.

Il n'y a que les âmes épurées d'elles-mêmes et de tous les objets terrestres qui entendent la voie de Dieu, etc., etc.

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

Le 8 ventôse an IV
[27 février 1796]

Et moi aussi, mon cher frère, je vous remercie de votre cadeau. Vos traits m'annoncent la maturité et la sensibilité dont vos lettres sont remplies, et me donnent encore plus d'envie de connaître personnellement le modèle ; mais, quand cette époque viendra-t-elle ? et même viendra-t-elle jamais ? Mes années avancent, et les infirmités sont du voyage, surtout pour moi qui ai été constitué beaucoup plus chétif qu'un autre. Je ne parle point des coups que la révolution a portés à ma fortune, et qui s'aggravent encore par la perte que je viens de faire d'un neveu à moi, dont la mère va me rester sur les bras pour sa vie ou la mienne. Si la paix venait et que les chemins fussent libres, j'aurais de quoi suffire à tout ; et ne vous avisez pas, sur ce que vous venez de lire, de me faire un autre envoi d'argent, je n'en ai nul besoin. Celui que vous m'avez fait est dans son entier, et je l'y laisserai religieusement comme un monument de votre amitié. Mais je vois avec peine que notre horizon public se débrouille bien lentement, et que l'esprit de ce monde ne laissera concilier les puissances belligérantes qu'après les avoir saignées au blanc. Je n'en crois pas moins assurée l'issue de notre révolution qui tient, comme je l'ai exposé dans ma brochure à des bases inconnues à ceux qui, dans ce grand drame, ont été actifs ou passifs.

Ne m'envoyez pas non plus jusqu'à nouvel avis, les ouvrages de votre ami de M... [Munich] ; je suis trop occupé dans ce moment pour m'y livrer. D'ailleurs, comme il s'y agit principalement des nombres, j'ai, dans ce genre, une ample provision qui me permet d'attendre des temps de loisir.

Je sens comme vous que le titre *des Trois Principes* est trop long ; surtout, par ce que, ce qu'il contient est répété cent fois dans l'ouvrage ; mais je m'attache à ne rien passer dans ma traduction, sauf amendement dans la révision. Le *durch uns* même y tient sa place, et je crois que je pourrais m'en rendre compte ; mais le public ne le pourrait pas.

Mon cœur sera toujours ouvert pour recevoir les confidences de votre amitié sur les tords que vous a fait la révolution : je laisse à votre sagesse à choisir le moment et le comment.

J'ai parfaitement entendu le passage allemand d'Engelbrecht [Hans Engelbrecht] que vous m'envoyez. La doctrine en est pure. Elle ne paraît pas profonde au premier coup d'œil, surtout pour ceux qui désirent des guides sensibles qui, par des marques extérieures et fixes, les dispensent de tout autre travail que celui de consulter une formule sans cohérence avec leur être. Mais ici, c'est le développement de notre être même, qui doit servir de formule ; et quand on a le bonheur de l'ouvrir assez pour cela, on y trouve des formules et des guides beaucoup plus sûres que tout ce qu'il y a de plus sensible, parce que ces formules et ces guides sont la chose en nous, et nous la montrent par le même acte, tandis que les autres se contentent de nous l'a montrer et qu'après cela, le tout reste encore à faire.

J'ai été aussi fort content de l'extrait de d'A. Bourignon ; seulement j'aurais voulu qu'elle eût substitué le mot *naturel* au mot *matériel*, qu'elle applique aux choses postérieures à la régénération ; elle eût moins repoussé les délicates intelligences et elle eût parlé plus vrai. Quant à moi, je lui passe tout cela, parce que je suis bien sûr que ce n'est qu'un défaut d'expression, et qu'elle l'a rectifié elle-même, en disant que tout cela ne sera point fait de main d'homme, mais élaboré par la puissance de Dieu. D'ailleurs la chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu. C'est un ouvrage que je désirerai bien avoir que celui de cette fille intéressante, qui était sans instruction et sans lettres. Je l'ai cherché à Paris, l'hiver dernier, comme je vous l'ai mandé ; ç'a été en vain. Je me propose de recommencer mes tentatives.

Je ne vous ai point dit que, dans mon pays natal, je me trouve de temps en temps à portée d'y faire mon métier de philosophe religieux. Il y a quelques petits poulets qui viennent de temps en temps me demander la becquée, et je ne crois pas devoir la leur de voir refuser, selon mes moyens. Ce sont des âmes neuves en comparaison des âmes gangrenées du grand monde et des grandes villes ; et sous ce rapport, j'y trouve un double avantage, celui d'avoir à détruire, et plus à attendre de la récolte. L'un d'eux est celui qui a peint le petit des-

sin que je vous ai envoyé. Il m'a dit qu'il craignait que le voyage n'eût gâté ce dessin, qui n'est qu'au crayon ; dites-moi si cela est, comme il le craint, et il m'offre de recommencer et de prendre des précautions contre cet inconvénient.

Adieu, mon cher frère en Dieu, et unissons-nous toujours à lui de cœur et d'esprit, et la paix sera parmi nous. Amen.

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

B... [Berne], le 5 avril 1796

C'est avec bien du regret, mon cher frère, que j'ai été obligé de remettre d'un courrier à l'autre le plaisir de vous écrire ; mais, outre mes occupations ordinaires, que vous connaissez, l'on m'a encore chargé d'un nouveau comité qui n'a été formé que pour un travail particulier, et ne sera pas permanent, à ce que j'espère. Je pense de retourner bientôt à Morat, pour jouir de l'air de la campagne et pour vaquer à mes études.

Je suis charmé que le petit dessin soit arrivé à bon port. J'ai omis d'y joindre le nom ; le voici : *Nicolas-Antoine Kirchberger de Liebisdorf*, ancien bailli de Goltstadt, né à Berne, le 13 janvier 1739. Le vôtre est arrivé parfaitement bien conservé, et il faut que je me trompe fort, ou celui qui l'a fait a, non seulement du goût, mais encore de la précision et de la sensibilité. Je suis charmé pour vous et pour lui et qu'il goûte les grandes vérités qui sont si consolantes et si conformes à notre grande destination.

Je suis fort aise que vous ayez goûté l'extrait d'Engelbrecht [Hans Engelbrecht] ; et la distinction, que vous faites entre sa doctrine et celle qui dérive de l'emploi des nombres (auxquels je ne veux rien ôter de leur mérite), me semble très juste. Mais, en dernière analyse, les grandes questions se concentrent toujours dans celle qui demande après le plus court chemin, ou plutôt après les moyens de suivre ce chemin, qui conduit à *l'ouverture*, au *développement* de notre être.

Je suis impatient de secouer toutes les attaches qui me lient aux affaires temporelles, pour vaquer à l'unique nécessaire. J'ai encore acquis de nouveaux domaines dans ce genre ; et il n'est question que de les travailler, pour les mettre en valeur. J'espère, avec soumission et résignation cependant, que le moment viendra un jour où je serai non seulement riche en fonds de terre, mais que je jouirai encore de mes revenus.

Antoinette [Antoinette Bourignon] est vraiment une fille intéressante. En lisant ses ouvrages, vous serez surpris de sa profonde connaissance des hommes, de sa

fermeté et de l'élévation de son caractère ; elle marchait son chemin avec une justesse et une inflexibilité rares. Elle faisait grand cas de notre ami B. [Boehme], de même que d'Engelbrecht, desquels ses amis lui auront sans doute parlé, car, je n'ai rencontré aucune trace qu'elle lisait quelque chose. Ses amis ont eu véritablement de la vénération pour elle, mais elle a été toute sa vie au-dessus de tout attachement charnel et terrestre, et dès l'instant qu'elle lisait dans l'âme de ceux qui l'approchaient des mouvements de ce genre, elle rompait sans retour commerce avec eux. Poiret [Pierre Poiret], le célèbre Poiret a fini ses jours en Hollande, uniquement pour être à portée de la voir et de l'entendre. Vous trouverez ses ouvrages plutôt à Lyon qu'à Paris. J'en possède plusieurs mais je suis encore à la poursuite de quelques autres qui me manquent.

Quant au passage en question, je pense comme vous que c'est un défaut d'expression, d'autant plus que je suis persuadé que ce sont ses idées et ses sentiments, et non pas ses paroles, qui lui ont été inspirées : au lieu de *matériel*, elle voulait dire *corporel* ; ce qui serait conforme à l'idée que je me forme qu'il y a des corps célestes et des corps terrestres, des corps spirituels et des corps matériels. I, Cor. xv, 40, 44.

Quant à sa persuasion du royaume de notre divin Maître, pris au sens littéral, je la trouve fondée sur beaucoup de passages de nos Écritures saintes. Entre autres Cor. xv, 23, 28 ; Sagesse, III, 8 ; Actes, I, 6, 7, - III, 19, 20, 21 ; Apoc., xx, 2, 10 ; v, 10 ; xi, 15 ; xxi, 1, 4 ; - xxii, 1, 5 ; Luc. I, 32, 33 ; Isaïe, xi, 7. J'ometts une foule d'autres ; j'en ai compté une fois jusqu'à cent soixante-quatre. Heureux ceux qui, dès cette vie, se laissent entièrement gouverné par lui, et qui se nourrissent substantiellement de son corps glorifié, pour qu'ils puissent, par son pouvoir, surmonter tous ses ennemis. Nous ne pouvons, mon cher frère, nous entretenir d'une manière plus importante que du chemin qui conduit sans détour à celui dont le royaume n'est pas de ce monde. Que ne puis-je espérer que ces conversations deviennent bientôt verbales, au lieu d'être restreintes par des traces qui n'expriment qu'imparfaitement mes idées, de même que les sentiments d'attachement et de respect que j'ai pour vous.

P.S. Je joins ici un petit échantillon des nombres de M. d'E... [Karl von Eckartshausen], qui se trouvait à la fin de sa dernière lettre. Il me mande que si, d'après la doctrine des nombres, je joignais au chiffre de l'année courante le nombre 9, symbole de la sensualité, alors j'obtiendrais le tableau suivant :

$$\begin{array}{r}
 15 \text{ ————— } 6 \\
 18 \text{ ————— } 9 \\
 16 \text{ ————— } 7 \\
 10 \text{ ————— } 1 \\
 \hline
 59 \qquad \qquad \qquad \underline{23} \\
 \underline{11} \quad \underline{14} - \underline{18} \quad 5 \\
 2 \quad 5 \quad 9
 \end{array}$$

Je comprends comment, par ce calcul, il est parvenu au nombre 5 ; mais, je ne vois pas d'où il a fait dériver les deux chiffres qui avoisinent 14 ; c'est-à-dire 11 et 18.

Il ajoute les mots suivants : « 5 ist eine fürchterliche Kreuz-Zahl ; die Zahl der moralischen Fäulniss und inneren Gährung der Gemüther, eine zahl rigoris divini judicis. Wer Ruhe unter den Stürmen sucht, setze der Zahl. 59 – 62, entgegen. »

$$7 \left| \begin{array}{cc} 5 & 9 \\ 6 & 2 \end{array} \right| \frac{15}{6}$$

Par quelle raison il a opposé 62 au chiffre 59 ; et c'est ce que j'ignore complètement.

3 pps ; ch. xx, v. 93. *Ein solch fromm* Kind u.s.w. *fromm* doit être une faute.

id. sie Kannten 91 en bas.

id Gelffen 121

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

Le 2 mai 1796

Je vous félicite, mon cher frère, de ce que vous allez incessamment jouir du plaisir d'être avec vous-même, dans vos champs. Je vous féliciterais bien aussi de vous trouver entièrement libre des affaires de ce monde, pour ne vous occuper que de la grande, comme c'est votre désir et votre projet. Enfin, combien ne me féliciterais-je pas moi-même d'aller partager quelques moments vos loisirs. Mais le roi de ce monde, qui n'a qu'un sceptre de fer, ne s'occupe qu'à briser ses sujets, ou plutôt ceux qui ne veulent pas l'être ; et nous sommes continuellement obligés de nous réfugier dans un autre royaume que le sien, pour trouver la paix et la liberté, au milieu même de toutes les privations.

Nos puissances temporelles, qui ne sont que ses mannequins, ne me paraissent pas près de se concilier. Je me persuade qu'elles ne croient pas de leur gloire de se reposer dans leurs brigandages, avant de s'être saignées au blanc ; et la paix me paraît impossible, à moins que nos derniers succès en Italie ne leur fassent faire des réflexions. La volonté de Dieu soit faite ; sa bonté m'a fait tant de grâces, que je ne dois pas me plaindre, quel que soit le prix dont il me les fait acheter.

J'ai écrit à Lyon pour les ouvrages dont vous me parlez ; mais, quelles que soient nos prévisions sur ce genre, vous savez, ainsi que moi, le mot de l'énigme d'aujourd'hui, qui consiste, comme vous le dites, dans *l'ouverture* et le *développement* de notre être. *Amen*. Je passe tout de suite aux nombres de votre ami de M... [Munich], et je crois avoir trouvé la solution des difficultés qui vous arrêtent.

Il vous dit que, d'après la doctrine des nombres vous joignez 9 à 1796, etc. Vous auriez, etc.

Je trouve que cette addition de 9 n'est pas nécessaire : 1° Il ne la donne pas lui-même, puisqu'il se contente de mettre 1796 en colonne, sans y joindre 9, et qu'il ne l'ajoute pas non plus à l'addition qu'il fait de cette colonne ; 2° quand il l'ajouterait, cela ne changerait rien au résultat final, parce que le nombre 9, qu'il appelle le

symbole de la sensualité, est, dans notre école, celui de l'apparence ; aussi sa propriété est tellement nulle, que de l'ajouter ou de la retrancher des autres nombres quelconques, n'opère en eux aucune différence. Comme vous pourrez vous amuser à vous en convaincre, je vais copier son exemple pour répondre à ses deux questions :

$$\begin{array}{r}
 15 \quad \underline{\hspace{2cm}} \quad 6 \\
 18 \quad \underline{\hspace{2cm}} \quad 9 \\
 16 \quad \underline{\hspace{2cm}} \quad 7 \\
 10 \quad \underline{\hspace{2cm}} \quad 1 \\
 \hline
 59 \qquad \qquad \qquad \underline{23} \\
 \underline{11} \quad \underline{14} - \underline{18} \quad 5 \\
 2 \quad 5 \quad 9
 \end{array}$$

Vous ne comprenez pas comment il est parvenu à 11 et 18 ; c'est tout uniment en remontant de 5 aux deux rangs de chiffres qui le surmontent, et en faisant entrer 5 successivement dans les deux additions ; en cette sorte :

$$\begin{array}{r}
 59 \quad \underline{\hspace{1cm}} \quad 5 \quad \underline{\hspace{1cm}} \quad 9 \\
 14 \quad \underline{\hspace{1cm}} \quad 1 \quad \underline{\hspace{1cm}} \quad 4 \\
 5 \quad \underline{\hspace{1cm}} \quad 5 \quad \underline{\hspace{1cm}} \quad 5 \\
 11 \quad 18 \quad 11 \qquad \qquad 18
 \end{array}$$

C'est là ma réponse à votre première question.

Il a raison de présenter 5 comme un nombre redoutable et terrible et comme celui de la corruption ; mais, selon les lois de la grande sagesse, le bien se tire toujours du mal, et le remède se trouve dans la plaie même ; ainsi, c'est par ce même nombre 5, que notre divin Réparateur à pansé toutes nos blessures, puisque c'est le cinquantième jour après sa résurrection que sa promesse a été accomplie et que le rafraîchissement de l'Esprit à coulé sur les apôtres dans toute l'abondance de sa plénitude. Il est vrai qu'il à composé le quinaire curatif avec d'autres éléments que ceux qui étaient entrés par le crime dans la formation du premier quinaire, c'est là où l'on voit et où l'on admire l'industrie divine ; et j'ai eu le bonheur de recevoir sur cela des magnificences que je me ferais un grand plaisir de partager avec vous, mais qui ne peu-

vent s'exposer convenablement dans les bornes d'une lettre, ni même peut-être par écrit.

Venons à notre seconde question. Vous ne comprenez pas pourquoi il a opposé 62 à 59 en cette sorte :

$$7 \left| \begin{array}{cc} 5 & 9 \\ 6 & 2 \end{array} \right| \frac{15}{6}$$

La raison de cette opposition est que le nombre 8 que donne 62 est le nombre correctif de toute irrégularité ; c'est dans notre école, le nombre de la double puissance quaternaire ; c'est l'agrégé du dénaire, c'est la concentration de l'unité universelle ; et si vous voulez que je vous le dise, nous prouvons que ce huiténaire est numériquement le même que celui qui a tout ouvert aux apôtres ; et c'est cette preuve qui demanderait la facilité de se montrer verbalement. Votre ami l'a donc opposé avec justice à 59, qui est à la fois l'abomination et l'apparence. Mais voyez que, pour opérer cette rectification, il a combiné par un accroissement, qui est le nœud de toutes les choses, les éléments respectifs de ces deux divers nombres ; ainsi 5, qui, dans 59, n'est que l'abomination devient un nombre spirituel ; 7, par son addition avec 2 et 9, qui n'est que l'apparence neutre dans le mode actif d'opération universelle, qui est 6, ainsi qu'il l'établit 15/6, par là, tout se tempère et l'ordre renaît. Voilà, mon cher frère, ce que j'ai à répondre à votre seconde question.

Ce n'est pas que le 8 n'ait des éléments bien meilleurs que le 62 ; et même je ne me permettrais jamais de l'employer comme a fait votre ami. J'en dis autant du nombre 7, qui est bien loin de n'avoir d'autre origine que celle qu'il lui donne ; ce qui me fait croire que, s'il a des aperçus sur les nombres, il ne les tire pas encore pas leur vraie racine. Mais je me suis conformé à son langage, et vous pourrez toujours marcher sur le petit exposé que je vous présente. Au reste, mon cher frère, toutes ces merveilles numériques ne sont que l'écorce des choses ; c'est par notre intérieur que nous pouvons et que nous devons travailler virtuellement à en établir en nous la substantialité. À présent, s'il vous plaît, un petit mot de grammaire.

Trois Principes, p. 5, ch. xx, n° 93, 1^{er} ligne : *Ein solch fromn Kind*. Je crois que *fromn* est ici une faute, car il veut dire *pieux*, et ce n'est pas le cas.

Id., n° 21, 4^e ligne : *Gelffen*. Je ne peux pas trouver ce mot. Venez, je vous prie, à mon secours, mon cher frère, pour ces deux difficultés. Adieu, mon cher frère. *Ora pro nobis*.

J'oubliai de vous parler de mon jeune peintre. Vous l'avez parfaitement caractérisé : c'est une âme douce et sensible ; il prend goût à nos affaires ; il partage son temps entre cette étude et les études municipales, car, il est fonctionnaire public. Le temps qui lui reste, il l'emploie à cultiver ses champs et à son ménage : il est marié et père d'un très jeune enfant. Il se trouve si heureux qu'il n'en parle qu'en pleurant de joie. Nous sommes assez proches parents.

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

12 mai 1796

Je m'empresse, mon cher frère, de répondre à votre lettre du 2 mai, avant mon départ pour la campagne, qui, heureusement, est fixé au 17 de ce mois. Je crains fort que vous n'ayez que trop bien jugé les motifs qui font continuer cette sanglante guerre ; cependant il me reste encore quelques lueurs d'espérance pour la paix. Nous croyons ici à celle que le roi de Sardaigne fera avec la république française ; Peut-être qu'elle entraînera celle avec l'Empereur. Si vos papiers publics vous parlent d'une tentative que fera l'armée de Condé pour entrer en France par le canton de Bâle, n'en croyez rien ; non seulement la nature du terrain s'y refuse, mais nous avons encore des assurances supérieures officielles et positives du contraire ; et l'armée de Condé ne peut pas faire un pas sans les ordres du général autrichien, M. de Wurmser. Je ne fais cependant aucun doute que cette idée n'ait germé dans quelques têtes écervelées de cette armée de Condé.

Mais passons à vos questions grammaticales, mon cher frère, c'est toujours une satisfaction pour moi, quand je puis contribuer à lever quelques obstacles qui vous arrêtent dans votre traduction.

Trois Principes, ch. xx, n° 93. *Fromm* signifie, comme vous le dites, *pieux*, ce qui ne va pas là, et cependant n'est pas une faute. Voici l'énigme : une tournure ordinaire dans notre langue, surtout dans la conversation familière c'est de placer un adjectif précisément dans le sens opposé au vrai, lorsque les autres qualifications indiquent suffisamment les mauvaises dispositions du sujet. Cette forme ironique rend la chose plus saillante, et contribue à réveiller l'attention ; elle évite aussi les adjectifs qui pourraient outrepasser le mal que l'on serait fondé de dire d'une personne.

Id., n° 121, 4^e lign. *Gelffen* est un mot ancien et signifie le bruit que fait un petit chien lorsqu'il veut aboyer. Il est synonyme avec *glapir*, *japper*.

Ce que vous dites de notre jeune peintre m'intéresse beaucoup pour lui. Je suis charmé que vous ayez la douce consolation de faire du bien à son âme. Dites-lui que je

regrette que nous soyons à cent cinquante lieues l'un de l'autre.

Bien des grâces pour la complaisance avec laquelle vous m'avez expliqué les nombres de M. d'Eckartshausen. Je commence à regarder la science des nombres comme une espèce d'algèbre, qui a ses règles de calcul, par lesquelles on parvient à des formules qui expriment une vérité générale. Si ces formules ne procurent pas la chose que l'on désire, elles indiquent cependant plus ou moins le chemin que l'on doit suivre pour l'obtenir. Le grand point est de bien fixer la véritable signification et la valeur des chiffres que l'on emploie, pour ne pas faire un calcul faux ; et ce calcul, s'il est juste, a cela d'intéressant qui nous indique une conformité entre les plus importantes et quelques combinaisons des chiffres arabes. Autant que j'ai pu m'apercevoir, l'on attache à chaque chiffre un sens différent, suivant la classe des objets que nous soumettons à ce calcul ; les objets physiques, intellectuels et divins forment chacun une classe séparée.

Le nombre 1, dans la première classe est, suivant mes faibles aperçus le type du grand principe ;

2, une émanation du grand principe ;

3, le ternaire sacré ;

4, l'homme ; ce qui est conforme à une petite découverte que j'ai faite, sans y penser ; j'ai réduit le nombre 145867 à ses éléments, et j'ai obtenu 4.

} 1
4
5
8
6
7
31
4

5 est l'abomination ;

6 le mode actif d'opération ;

7 le spirituel devenu *Wesentlich*, comme dit notre ami B ;

8 le nombre correctif de toute irrégularité, la double puissance quaternaire, la concentration de l'unité universelle, un nombre bienfaisant qui doit renfermer de grandes choses.

Le nombre 9 est celui des illusions causées par les sens, celui de l'apparence.

Vous me mandez que le 8^e est numériquement le même que 50 ; je serais charmé d'avoir là-dessus les éclaircissements qui peuvent être du ressort d'une explication écrite. Le nombre 50 me semble ne pouvoir de ve-

nir intéressant que par les éléments de 6 fois 8, et de l'adjonction 2 ; car pris collectivement, il n'offre qu'un 0 joint à l'abomination ; ainsi l'objet principal, dans cette explication serait, suivant ma supposition, une analyse complète du nombre 8.

Pardonnez mon cher frère, mon importunité. L'attention que vous avez porté aux nombres à excité l'intérêt que j'y prends actuellement. Comme j'aurai un peu plus de temps à Morat, je tâcherai de mettre mes idées au net sur cet objet, si cela est dans mon pouvoir, car je vous avoue que je n'ai presque pas regardé le gros ouvrage de M. d'Eck. [Karl von Eckartshausen]. Il a sans doute rassemblé beaucoup de connaissances sur cette matière ; mais il faut qu'elles n'aient pas encore acquis chez lui le degré de maturité nécessaire, car, il m'a soutenu des applications de sa doctrine qui sont manifestement erronées. À coté de cela, il a quelque fois des idées sublimes ; mais, ce mélange m'a arrêté tout court, et m'a empêché d'entamer une étude suivie de cet objet, qui demandait, outre cela, du loisir.

Si la science des nombres est fondée, comme je le présume, quoique je n'aie vu encore aucune base solide dans l'ouvrage de M. d'Eck., elle se présente sous un point de vue important ; elle prouverait que la Providence à permis que plusieurs vérités majeures et cachées aux vulgaires, aient été déposées dans une langue générale, qui est à la portée de toutes les nations : plus que cela, elles prouveraient qu'il existe une langue qui, par la combinaison des signes qui la composent ; peut conduire à de nouvelles découvertes.

La première question sur la solidité de cette science, roule sur l'authenticité des significations de chaque nombre ; sur quoi repose-t-elle ? La seconde question roule sur le mode de calculer, et sur les objets que l'on soumet au calcul : Pourquoi ce mode, plutôt qu'un autre ? Et quelle est la raison qui nous autorise, par exemple, de soumettre les années de l'ère chrétienne à ce calcul que fit M. d'Eck. [Karl von Eckartshausen] ? La troisième question est la plus importante, sans doute ; elle regarde les résultats, les formules obtenues : A-t-on trouvé, par la science des nombres, des résultats, que la logique, la raison ordinaire n'aurait pas trouvés, ou des vérités d'un plus haut degré, qui n'aient pas été révélées dans les saintes Écritures ? Ou bien a-t-on produit par ces formu-

les, des effets dans le monde physique et intellectuel qui surpassent les forces ordinaires de l'homme ? Y a-t-il jamais eu une manifestation pure produite par les directions d'une formule ? Ce sont des réflexions qui se présentent tout d'abord et que je vous communique avec ma franchise ordinaire.

M. d'Eck. [Karl von Eckartshausen]. M'a mandé encore dans une autre lettre, que le physique, le spirituel et le divin, ont chacun leur $\frac{3-4}{7}$; que l'on peut connaître les deux premiers, et, croire que l'on connaît le dernier, et se tromper, et que, sans la connaissance du dernier, les deux autres sont imparfaits, parce que le mal peut s'introduire par l'imagination. Mais, quand le troisième $\frac{3-4}{7}$ y est joint ; c'est alors que l'on a atteint le sommet de la perfection $\frac{7-7-7}{21}$, que l'on ne peut obtenir que par
3

le Réparateur ; ce n'est que par lui que nous recevons les 7 dons de la plus pure lumière ou de la raison ; les 7 dons de l'amour ou de la volonté ; et les 7 dons de l'Esprit-Saint : c'est alors que nous recevons le véritable $\frac{3-4}{7}$; c'est alors que s'élève sept églises dans notre intérieur, et sept sceaux s'ouvrent, sept intelligences se manifestent, sept cornes d'abondance versent l'huile d'en haut et sept lampes brûlent dans notre intérieur. Le Réparateur couvert de la robe blanche de la pureté, marche alors dans son temple au milieu de ces dons ; et ce temple est le cœur du régénéré, le véritable $\frac{3-4}{7}$ $\frac{3-7}{1-4}$ $\frac{1-4}{3}$ par la séparation du mal d'avec le bien, par la X=5 par $\frac{3-4}{7}$ naît le grand symbole de la croix avec ses mystères. Jusque-là M. d'Eck., par la dernière figure qu'il égalise et compare avec 5, il paraît qu'il fait allusion au double chiffre romain v, qui compose x.

J'ai appris par mon correspondant de Lausanne, que la sœur Marguerite est à la fin en chemin pour moi ; je suis très désireux de faire sa connaissance.

Mais, quelles que soient nos provisions en ce genre, il reste toujours le travail et la réussite du mot de l'énigme, *l'ouverture et le développement* de notre être. Dans ma

petite sphère, je ne vois que deux moyens, qui, réunis, doivent nous conduire à ce succès ; d'un côté nous *détacher*, et de l'autre nous *attacher* : le plus ou le moins d'énergie (*Ernst*) que nous apportons à cette opération, me semble être la mesure de nos progrès dans cette carrière.

Il est indubitable que le germe, le principe le plus sublime, est en nous-mêmes ; il n'est question que de percer, de détruire, d'enlever les obstacles qui nous cachent son éclatante lumière. Mais faut-il pour remplir cette tâche, que les *vertus* supérieures se présentent visiblement à l'homme, et qu'elles viennent à son secours, pour l'aider de leur influence et de leurs conseils ? N'est-il pas plus apparent que les manifestations pures soient, non pas des précurseurs, mais une suite du développement de la lumière même ? Il y a une troisième position possible : c'est que l'homme, lorsqu'il a développé son être jusqu'à un certain point, trouve alors les *guides*, qui le mènent plus loin, et lui aident d'achever l'ouvrage ; mais, dans cette supposition, qui pourrait étouffer le désir de connaître le type, la formule universelle par laquelle nous pouvons communiquer avec les agents particuliers et bienfaisants qui sont à même de nous aider pour finir l'œuvre ? Si toutes ces vertus bienfaisantes ne sont ordonnées par le grand principe que pour coopérer à la réhabilitation des hommes ; si elles ne sont détachées que pour nous ; si elles ne sont exposées à la nudité, au froid et à la faim que pour l'amour de l'homme, n'a-t-il pas une vocation directe, un devoir imposant de revêtir celles qui se sont dépouillées pour lui, de faire entrer celles qui sont dehors, et de donner à manger et à boire à celles qui souffrent la faim et la soif ? Et puisque nous ne faisons rien sans les avoir pour témoins, sans en être vus, entendus et touchés, qu'est-ce qui nous empêche de les voir, de les connaître aussi bien et aussi intimement qu'elles nous voient et nous connaissent nous-mêmes ? Serait-ce uniquement manque d'une volonté ferme et continue, ou manque de connaître le grand nom qui déchirerait le voile qui les couvre ? Mais je m'arrête. Je crains de sortir de la profonde humilité et résignation qui est l'état de l'homme qui lui convient le plus. Adorons la divine Providence, et que sa volonté soit faite en la terre comme au ciel : que nous soyons éclairés, ou que nous restions aveugles, n'importe, pourvu que notre cœur s'attache à elle, et que

notre premier soin soit de n'avoir d'autre volonté que la sienne.

Adieu, mon cher frère, ne m'oubliez jamais dans vos bonnes prières.

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

Le 7 juin 1796

Les nombres ne sont point une algèbre, mon cher frère, ce sont les hommes qui les ont ravalés quelquefois jusque-là : ils ne sont que l'expression sensible, visible ou intellectuelle, des diverses propriétés des êtres qui proviennent tous de l'unique essence. L'instruction théorique traditionnelle nous peut transmettre une partie de cette science ; mais avec le danger d'y voir le faux autant que le vrai, selon la mesure où se trouve le docteur : la régénération seule nous dévoile les bases ; et là, sans maîtres, nous recevons la clef pure ; toutefois, chacun dans le degré qui lui est propre.

Voyez notre ami B. [Boehme] Qui est-ce qui lui apprit les sept formes de la nature universelle ? Qui est-ce qui lui a apprit le nombre du Ternaire manifesté par la croix au moyen de la volonté reconnue ? Qui est-ce qui lui a apprit les dix miroirs au bout desquels la fin cherche le commencement, etc., etc. ? C'est la source même qui lui a donné ces connaissances, soit que cette source soit entrée en lui, soit qu'il est monté vers elle. Il a laissé à l'homme terrestre, qui ne voit qu'erreurs et ténèbres, malgré ses sciences et sa raison ; et il n'a cherché à vivre que dans son homme divin, qui naturellement doit réfléchir toutes les lumières, parce qu'elles ne meuvent point, et qu'il en est le miroir par naissance et par adoption. Le nombre des formes universelles de l'Esprit étant 7, comme des milliers de raisons me l'attestent, on peut le suivre dans son cours, que j'appelle un cours végétatif, parce que tout en doit être vivant. Or, ce n'est que par l'élévation des racines à leur puissance que j'ai une image de la vie des propriétés : aussi, c'est en multipliant cette racine que l'on découvre les fruits qui sont 49, produit de 7×7 . mais, quoique j'arrive ainsi à ce produit, la racine qui l'engendre ne change point de nature pour cela ; elle ne fait que s'étendre et pulluler en conservant toujours son caractère radical. Ainsi 49 est toujours 7 pour moi, mais 7 en développement ; au lieu que dans sa racine, il n'est 7 qu'en concentration. Néanmoins, le développement est nécessaire pour aller à 8, qui est le miroir temporel du dénaire invisible et incalculable pour nous. Or, en

même temps qu'il passe de 7 à 8 au moyen de la grande unité à laquelle il se joint, il passe aussi de 49 à 50 par le moyen de cette même unité ; et il entraîne dans cette réunion le 4^e ou l'âme humaine, en lui faisant traverser et abolir le 9^e de l'apparence, qui est notre borne et la cause de notre privation. Voilà, mon cher frère, une petite esquisse de la manière dont 5 vaut 8 et dont 8 vaut 5 dans la grande merveille que le divin Réparateur a opérée pour notre régénération. C'est une chose qui a été directement à mon intelligence et que je ne tiens d'aucun homme. Je souhaite qu'elle vous rende ce qu'elle m'a rendu.

Vous ne pouvez pas former 50 de $8 + 2$, parce que vous emploieriez là pour éléments le nombre 8 qui n'existe pas encore, et qui ne doit se trouver qu'après l'opération ; le nombre 6, qui n'est pas un nombre actif, mais seulement l'organe par où la vie passe, enfin le nombre 2 qui est le nombre de l'iniquité, et qui ne peut se trouver dans les nombres constitutifs du Réparateur, puisqu'il est dit qu'il a appris tout de l'homme, excepté le péché. Je n'entre point dans toutes les autres questions que vous me faites sur la signification de chaque nombre, sur le mode de calculer, sur les formules et sur les résultats. Outre que des volumes ne suffiraient pas pour remplir convenablement une pareille tâche, je vous ai tout dit en vous répétant déjà, que c'est dans la régénération, et dans la régénération seule que nous découvrons en ce genre quelque chose de sûr. Il y a plusieurs degrés dans cette régénération, il y en a aussi plusieurs dans les voies ténébreuses de la raison humaine ; ma vie entière ne suffirait pas pour toiser toutes ces limites ; et si je me livrai de moi-même à cette entreprise, je courrais le risque de ne donner encore que des choses aventurées. J'ignore pourquoi votre ami soumet l'année de l'ère chrétienne à son calcul, n'ayant point s'adonnée, je ne puis dire s'il a tort ou raison. Il y a dans cet ordre de choses une incommensurable immensité de points de vue qui sont donnés à chacun ; et ce n'est que dans des explications réciproques et par la confrontation des principes, que l'on peut s'assurer de la nature de l'arbre, ainsi que de la nature de ses fruits.

Vous connaissez le vrai but, mon cher frère, en disant qu'il faut d'un côté nous *détacher* ; et de l'autre nous *attacher* ; et tout l'emploi que je puis exercer auprès de vous, c'est de vous encourager ; car je suis encore bien

loin de pouvoir vous instruire. Oui, il ne nous manque, comme vous le dites, qu'une volonté ferme, et de sortir comme Loth de notre Sodome, qui n'est susceptible que de la colère, et de l'esprit du soufre, pour rentrer dans l'air libre et pur de la protection divine. Et avant que le grand nom puisse tout nous apprendre, il faut que nous commencions par nos efforts, notre foi et notre constance, par nous rapprocher de ce grand nom, qui, quoiqu'il agisse et parle sans cesse, n'est cependant ni senti ni entendu par l'être bestial qu'il nous renferme. Lisez B. sur cela ; c'est le docteur des docteurs.

J'espère que vos conjectures politiques se réaliseront vu les étonnants succès en Italie. Je n'ai jamais eu d'inquiétude sur l'armée de Condé ; je l'ai toujours crue trop peu redoutable pour qu'elle pût former de grands projets. Je la regarde comme une figure d'armée dont on voudrait au moins faire un épouvantail.

Adieu, mon cher frère, je me recommande toujours à vos bonnes prières. Ma lettre partira de Tours, parce que je suis pour cinq ou six jours dans ma campagne, qui en est plus près que d'Amboise. Mon adresse est toujours la même.

J'ai fait de nouvelles recherches pour Antoinette Bourignon, et je n'ai rien pu découvrir encore. Si vous étiez plus à portée que moi de réussir, je vous prierais de ne pas m'oublier.

Le temps serait-il venu pour vous de vous mettre aux traductions dont nous avons parlé ? J'ai fini celle des *Trois Principes* et de la *Triple Vie*. J'en ai une, quoique mauvaise, de la *Signatura Rerum*, et celle de *Weg zu Christo*, que vous m'avez donnée. Choisissez dans le reste ce qui vous agréera le plus. J'ai quelque envie de commencer incessamment les *Six Points* et les *Neuf Textes* qui les suivent ; et de là je pourrai bien passer aux *Quarante Questions*. Pardonnez si je choisis ainsi : j'ai cru qu'il y aurait là moins de fatigue pour moi, et en vérité, je suis obligé d'y regarder. Je ne pourrais guère me charger de la traduction des lettres, parce que, dans ma traduction anglaise, elles ne se trouvent pas comprises, et que je craindrais de ne pouvoir pas toujours m'en tirer sans cet appui.

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

M... [Morat], le 18 juin 1796

J'arrivais ici, mon très cher frère, comme je vous l'ai mandé dans ma dernière lettre, le 17 du mois passé ; mais à peine étais-je arrangé un peu, et que je commençais à jouir de ma tranquillité, qu'il me fallait partir pour visiter nos salines, qui se trouvent près des frontières du Valais. Ce voyage me prit douze jours. J'ai cependant mis à profit chaque quart d'heure qui restait à ma disposition, pour m'occuper de notre grande affaire. On dirait que le roi de ce monde ne perd pas de vue ceux qui veulent s'échapper de son royaume, et qu'il est fertile en ressources pour distraire de leurs projets : le même jour que je retournais à M... [Morat], je reçus votre excellente lettre du 7 juin.

Je suis très satisfait de ce que vous me dites sur les nombres ; ils expriment et dénotent les rapports et les propriétés des êtres. L'origine de toutes les choses existantes, *l'origine* de leurs rapports et de leurs propriétés, est sans contredit le grand principe, lettres des êtres, l'unité invisible ; tout découle de cette source, et tout s'appuie sur cette base. Mais la manière dont les êtres créés sont d'écoulés de cette source, la manière dont ils se développent, la manière dont ils peuvent se perfectionner et se pervertir, leur action et réaction entre eux est établie sur des lois constantes et invariables, et pour le bonheur des hommes, sur des lois *analogues*. De sorte que, si une fois ils possèdent bien la connaissance de la liaison de quelques chaînons, cette connaissance, n'eût-elle pour objet que quelques parties de la nature élémentaire, peut leur servir d'image, de guide, et de règle pour découvrir la liaison des autres chaînons. Ainsi, la véritable science se trouve suivant les aperçus, dans la connaissance des lois du plus sublime Législateur, pour lequel aucune langue n'a un nom qui puisse expliquer suffisamment l'élévation, la sagesse et la bonté : et si nous pensons à lui, il ne nous reste qu'à couvrir notre face et à nous prosterner devant cette source éclatante de lumière et de pouvoir.

Or, je me représente que les élus qui se sont habituellement abreuvés de cette source, et qui ont attiré les rayons de cette lumière par leurs désirs et la pureté, ont appris à connaître *ces lois*, et qu'ils ont saisi les rapports qui existent entre la sagesse et les hommes ; de même que les rapports de l'homme avec les êtres intermédiaires qui, dans l'enchaînement de la création, existent pour établir et former la liaison des extrêmes. Pour exprimer ces rapports et ces lois par des signes visibles, ils se seront vraisemblablement servis des nombres ; ils auront exprimé l'unité invisible, la source de tous les êtres, par l'unité visible, la source de tous les nombres. Ils auront exprimé les autres êtres suivant les rapports qu'ils ont avec l'unité invisible, par des nombres auxquels ils auront trouvé des rapports semblables avec l'unité visible ; ils auront choisi quelques nombres pour exprimer des êtres, et d'autres nombres pour exprimer seulement des propriétés et des rapports ; ils auront peut-être nommé les uns des nombres actifs, et les autres des nombres passifs ; mais il résulte de mes aperçus que la science des nombres proprement dite est la suite plutôt que l'introduction à l'œuvre.

Ces nombres expriment nos connaissances, mais ils ne nous les donnent pas. Cette science n'est vraie et solide qu'à mesure que nous avons acquis des lumières préalables de la source même. À l'initié et au propriétaire qui a acquis ces richesses intellectuelles à la sueur de son front, les nombres servent d'inventaire de sa fortune ; mais pour l'homme pauvre, ils ne sont que l'inscription que l'on attacherait à un coffre-fort pour indiquer son contenu. Le nécessiteux peut lire cette inscription et la comprendre même jusqu'à un certain point, et rester pauvre également.

De là, je conclus que celui qui veut faire des progrès dans notre carrière ne doit pas commencer par l'étude des nombres ; et cela, par la raison toute simple, que l'on ne peut pas inventorier des richesses que l'on ne possède pas encore. Plus que cela, je crois qu'il est même très dangereux d'intervertir l'ordre de notre marche, et de vouloir se servir de nombres comme échelons ; car nous avons besoin de lumières, et des forces directes et réelles sans lesquelles les formules les plus admirables, qui n'en sont que le reflet, risqueraient de nous égarer, parce que nous ne possédons pas encore ces forces et ces lumières

en elles-mêmes. Je soupçonne que c'était l'écueil de M. d'Eck. [Karl von Eckartshausen] Il a recueilli beaucoup de détails théoriques et traditionnels sur les nombres ; il a voulu les appliquer pour résoudre des questions sur tous les objets quelconques. Je vis du premier abord qu'il s'était trompé, et c'est ce qui m'a empêché d'étudier son ouvrage. Il n'a cependant pas laissé d'exciter mon étonnement pour son immense travail, et par les traits de lumière qui perçaient çà et là de ses lettres.

Quoique je suspende l'étude, ce retard ne diminue en aucune manière ma reconnaissance pour ce que vous avez eu la bonté de me révéler dernièrement. Comme je conserve toutes vos lettres avec soin, il viendra un temps, si la Providence le permet, ou je pourrai m'en servir utilement.

Je savais bien, mon cher frère, que vous n'étiez dans aucune inquiétude pour votre patrie, sur les bruits qui courraient touchant le passage de l'armée de Condé par le canton de Bâle ; mais si vous êtes tranquille là-dessus, votre gouvernement ne l'était pas, et j'espérais qu'en cas que vous eussiez parlé à quelques-uns de vos amis de la nouvelle officielle que je vous mandais, que de bouche en bouche elle aurait pu passer jusqu'à lui, et contribuer peut-être à le rassurer ; car l'inquiétude du Directoire à ce sujet n'aboutirait qu'à rassembler une armée Suisse sur les frontières ; et cette armée achèverait le canton de Bâle, qui n'a déjà que trop souffert des malheurs du temps. Je souhaiterais fort de n'avoir pas conjecturé en vain en faveur d'une paix prochaine ; mais, si on laisse échapper le moment présent, je ne croirai plus qu'elle se fasse de sitôt ; on ne propose jamais mieux la paix que lorsqu'on est victorieux ; les armes sont journalières, et je ne me fie pas entièrement à la permanence des succès en Italie.

J'ai fait écrire, d'abord après la réception de votre lettre, à mon correspondant de Lausanne, pour faire de nouvelles recherches touchant les écrits d'Antoinette. Soyez persuadé que je ne négligerai aucun soin pour vous procurer les écrits de cette excellente fille.

À la fin, j'ai eu le plaisir de faire connaissance avec votre sœur Marguerite. Cette fille est un ange sous une forme humaine. Je trouve que sa vie est très instructive, soit pour la confirmation des vérités connues, soit en faisant naître des idées nouvelles. J'admire la diversité des

genres parmi les élus mêmes. Antoinette ne ressemblait point à votre sœur, se sont deux belles fleurs dans le même jardin, mais bien différentes l'une de l'autre.

J'ai fait aussi des provisions pour l'hiver. J'ai pu obtenir une éd. de B. in-4°, imprimée en gros caractères, d'après l'éd. du général G. [Gichtel] de 1682.

Quant à mon loisir actuel, il n'est que précaire jusqu'à la paix faite. En attendant, je mets autant de moments de ma vie en sûreté qu'il m'est possible ; et, au bout de l'année ces moments dérobés ne laissent pas que de faire une somme. Je ferai volontiers un essai pour traduire les lettres. Dans un sens, c'est l'ouvrage le plus aisé et dans un autre, le plus difficile de notre auteur. Il est aisé, parce que le style en est clair, et difficile, parce qu'il suppose la connaissance de tout le système de notre B. dont il est l'appendice. Ainsi, qu'il faut de préparatifs pour entreprendre cette tâche d'une manière tolérable !

J'envisage les ouvrages de notre ami comme faisant deux parties distinctes : l'une ascétique et l'autre scientifique. La première est la plus nécessaire ; elle est la clef pour la seconde, et le *sine qua non* pour l'œuvre. La seconde a aussi son utilité : elle fournit une réaction de lumière à la première ; et il faut que l'auteur l'ait crue recommandable, et qu'il ne l'ait pas envisagée seulement comme une suite immédiate de la première, qui se serait écoulee nécessairement sans aucun secours humain de la régénération ; car, dans cette supposition, il ne l'aurait pas écrite, et se serait contenté d'enseigner la partie ascétique dans tous ses détails. Il paraît aussi que la Providence ait adopté cette voie d'instruction pour les livres puisque le sien, et plusieurs autres dans ce genre, qui portent le caractère de la bonté et de la vérité, existent.

Pour découvrir les vérités contenues dans ces livres, il faut les étudier, et pour les étudier avec fruit, il faut commencer par les plus clairs et les plus faciles. Or, pour ma façon de voir et de saisir les vérités de ce genre, je ne trouve pas de meilleure introduction à la partie théorique des œuvres de notre ami B. [Boehme] que les préceptes de *votre ancienne école*. Je viens de jeter un coup d'œil sur le livre *des Erreurs et de la Vérités*, et sur le *Tableau Naturel*, et j'y ai vu une infinité de choses qui m'ont échappé, il y a cinq ou six ans. C'est ce qui m'a fait prendre le parti de me préparer à la lecture de notre ami par les deux ouvrages que je viens de vous citer.

J'ai trouvé entre autres un précepte remarquable dans le second volume du *Tableau* p. 109, qui dit : « que c'est un des plus grand secret que l'homme puisse connaître que de ne pas aller à la *sagesse* tout de suite, mais de s'occuper longtemps du chemin qui y mène. » (Vous comprendrez aisément le vrai sens des mots soulignés.) Mais avant que d'aller plus loin dans cette lecture un peu plus soignée que celle que je fis autrefois, il faut que je vous demande si les passages guillemetés dans le *Tableau*, éd. d'Edimbourg, 1782, sont d'une main que vous adoptez. Outre cela, je serai très aise de savoir si, dans la nomenclature de ces deux ouvrages, il se trouve une dénomination synonyme avec deux mots bien essentiels dans le système de notre ami. Je veux parler de *Sophia* et du *Roi de ce monde* ; ou bien ces deux êtres ont-ils complètement échappés à votre école ? J'ai quelque raison de soupçonner le dernier, car notre ami D. [Divonne], dont vous m'avez procuré la connaissance, et qui me paraissait assez bien orienté dans cette partie, ne connaissait pas une syllabe de *Sophia* ; je ne sais s'il a eu quelque notion du *Roi*. Il est possible que, dans aucune école en France on n'ait prononcé ces deux noms ; mais cela n'empêche pas que ces écoles n'aient joui d'éclatantes magnificences. Vous aurez sans doute connu, dans le temps un théosophe portugais, nommé Martinez de Pasqualis [Martinès de Pasqually]. D'après ce que j'ai oui dire, c'était un homme profond et très avancé : j'ai cependant des soupçons qu'il n'a jamais connu *Sophia*, pas même de nom ; aurait-il confondu *Sophia* avec la *cause active* et *intelligente*, et le *Roi* avec le *mauvais principe* ? Avec tout cela, me voilà décidé de me familiariser avec les préceptes de votre ancienne école : mais, comme je me trouve avec la langue française à peu près dans la même relation que vous avec la langue allemande, vous me permettrez de vous adresser de temps à autre quelques questions grammaticales.

Par exemple, *Tableau*. T. 2, p. 61, l. 11. « Pour servir d'*organe* aux *vertus* supérieures qui devraient y descendre. » Je ne comprends pas la signification du mot d'*organe* pris dans ce sens. Est-ce que les vertus supérieures auraient besoin d'un organe pour descendre, et quel est-il ?

P. 108 du même vol., § 2, l. 3 : « Et non lorsque nous en pénétrons les *vertus*. » J'ignore dans quel sens le mot

de *vertus* est pris ici. Est-il question des propriétés de la nature élémentaire, ou bien d'une substance intellectuelle différente de la matière ?

Idem, p. 233, § 3, l. 4 : « Faites attention qu'à l'exemple de l'action universelle *de la vie...* » Dans quelle sens le mot *vie* est-il pris ici ?

Idem, p. 235, § 3, 1^{er} l. « Lorsque les *agents sensibles* etc. etc. » Il y en a sans doute plusieurs, mais j'ignore quels sont ceux dont l'auteur veut parler dans ce passage.

Un autre mot important que je ne comprends pas, c'est celui qui se trouve t. 2, p. 239, l. 5 : « À mesure nous nous resserrons les *canaux intellectuels*. » Vous me ferez grand plaisir de me mandez ce que vous entendez par *canaux* intellectuels que l'on peut ouvrir et resserrer à volonté.

Adieu, mon cher frère. Veuillez excuser ma longue lettre, me communiquer vos idées, et vous souvenir de moi dans vos bonnes prières.

(Confronter *Trois Principes*, ch. XIII, v. 2, 13 et 25. *Sur les os d'Adam*, ch. xv, v. 13, *als dann*. (À la fin, 6, p. c. 1, v. 58. *Gerieht*.)

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

Le 11 juillet 1796

Je suis fort content, mon cher frère, que vous regardiez les nombres comme exprimant les vérités, mais comme ne nous les donnant pas. Je désire que vous y ajoutiez que les hommes n'ont point choisi, mais aperçu les nombres dans les propriétés naturelles des choses. Ils n'ont pas dû avoir d'autres guides pour que leurs pas fussent assurés ; car les vraies sciences sont celles où l'homme ne met rien du sien. Les chiffres mêmes qui ne sont que les expressions matérielles des nombres ne tiennent pas primitivement à l'arbitraire et à la convention humaine autant qu'on pourrait le croire, d'après l'usage fantastique où les arts et les sciences extérieures les ont amenés ; ils ont plusieurs sources, soit dans la voie des langues qui ont employé des lettres pour chiffres, soit dans la voie de la nature qui nous a donné des chiffres arabes. Car, enfin, il est bien clair que depuis la chute nous n'avons rien, et par conséquent il faut que tout nous ait été donné ; ensuite nous avons abusé de tout, et nous en abusons tous les jours, en nous croyant de grands docteurs, surtout dans nos ténébreuses académies ; car c'est notre qualité éminente que celle d'abuseurs ; et, depuis Adam, nous n'avons pas fait autre chose. Mais cet objet est trop vaste pour une lettre.

Combien nous aurions épuisé de notions, si nous avions pu nous voir quelques moments depuis que nous nous écrivons ! À votre campagne surtout, où nous aurions été plus à nous ! Vous savez mieux que moi quand les circonstances seront opportunes, et je laisse cet article à votre sagesse. Tout ce que je sais, c'est qu'actuellement les passeports ne sont nullement difficiles à obtenir de notre gouvernement pour aller dans votre patrie. En attendant, vous faites bien de suspendre cette étude, puisque vous sentez vous-même par où la connaissance doit vous en venir pour être sûr.

Votre confiance politique m'a frappé dans le temps ; mais n'ayant dans ma patrie aucune correspondance en ce genre, étant à plus de cinquante lieues de notre Directoire, il se serait passé un temps plus considérable avant

que j'eusse pu lui faire parvenir votre avis, si toutefois mes mouvements sur cela eussent pu parvenir jusqu'à lui ; et dans ces longueurs, les plans qu'on pouvait avoir auraient eu plus que le temps nécessaire de se former et de s'exécuter : vous le voyez assez clairement par nos dernières opérations militaires dans votre voisinage. Si j'eusse été à Paris, j'aurais agi davantage pour l'utilité de votre patrie, d'autant que je crois que c'eût été en même temps pour l'utilité de la mienne.

Vous me dites que votre loisir actuel n'est que précaire en attendant que la paix soit faite. Il peut y avoir sous ces paroles quelque chose d'important que j'ignore, et que vous m'apprendrez quand vous voudrez. Il me vient une idée ; plût au ciel qu'elle se réalisât. Serais-je assez heureux pour que votre pays envoyât un ambassadeur dans le mien, et que cet ambassadeur fût vous ! Vous verrez peut-être ici un délire de mon imagination, mais c'est aussi celui de l'amitié. Venons à mes ouvrages.

Notre première école a des choses précieuses. Je suis même tenté de croire que M. Pasq... [Martinès de Pasqually], dont vous me parlez (et qui, puisqu'il faut le dire, était notre maître), avait la clef active de tout ce que notre cher B... [Boehme] expose dans ces théories mais qu'il ne nous croyait en état de porter ces hautes vérités. Il avait aussi des points que notre ami B... ou n'a pas connus ou n'a pas voulu montrer, tels que la *résipiscence* de l'être pervers, à laquelle le premier homme aurait été chargé de travailler ; idée qui me paraît encore être digne du plan universel, mais sur laquelle, cependant, je n'ai encore aucune démonstration positive, excepté par l'intelligence. Quant à *Sophia* et au *Roi du monde*, il ne nous a rien dévoilé sur cela, et nous a laissés dans les notions ordinaires de Marie et du démon. Mais je n'assurerai pas pour cela qu'il n'en eût pas la connaissance ; et je suis bien persuadé que nous aurions fini par y arriver, si nous l'eussions conservé plus longtemps, mais à peine avons nous commencé à marcher ensemble, que la mort nous l'a enlevé. Ainsi le silence de notre ami D... [Divonne] sur ce point ne prouvera rien, d'autant que cet ami n'a nullement marché par notre école, et n'a jamais connu notre maître ; il n'a frayé qu'avec quelques-uns des disciples ; il a marché par la lecture des livres de ce genre, par les voies somnambuliques et magnétiques, où il avait de la virtualité, et qui lui ont donné des clartés

malgré les nuages qui les environnaient ; enfin, par la bonté de son âme, et par les heureux dons de sa nature. Il résulte de tout ceci que c'est un excellent mariage à faire que celui de notre première école et de notre ami B... C'est à quoi je travaille ; et je vous avoue franchement, que je trouve les deux époux si bien partagés l'un et l'autre, que je ne sais rien de plus accompli : ainsi prenons-en ce que nous pourrons ; je vous aidera de tout mon pouvoir.

Les passages guillemetés de Tabl. N. [*Tableau Naturel*], *Edimb.* [Edimbourg] 82 [1782], sont de moi. L'éditeur crut n'y voir pas assez de cohérence avec le reste de l'ouvrage, pour ne pas prévenir sur cela les inquiétudes que les lecteurs pourraient avoir ; je l'ai laissé faire.

Nous ne pouvons nier que dans le temps de la loi ancienne ou de rigueurs, les vérités supérieures ne se fussent assujetties à des localités, à des formules, à des sacrifices sanglants, etc. ; et que toutes les parties et cérémonies du Temple ne leur servissent réellement d'organes. La loi de la liberté est sûrement au-dessus de cela ; mais on n'y était pas alors ; il ne faut pas confondre les temps. C'est là la réponse à votre question sur l'*Organe*, p. 61.

En général, le mot *Vertus* souligné dans tout l'ouvrage, veut dire *Eigenschaften*. Ce mot *Propriété* va à tout, soit dans l'élémentaire, le spirituel, le démoniaque, le divin, etc.

La *vie*, p. 233, veut dire ici, comme partout, le centre et le cœur de Dieu, dont l'enlèvement, dans la douce joie, fait le bonheur de tous les êtres, selon notre ami B...

Les *Agents sensibles*, p. 235, veulent dire ici les agents élémentaires qui, en effet, sont chargés de notre première purification ou initiation ; ce que nous voyons prouvé par le baptême, et par le feu qui, à la fin, doit tout éprouver et purger, sans compter aussi les droits que la terre exerce sur nous pendant notre vie et dans notre tombeau.

Nos *canaux intellectuels*, p. 239, sont les portes de notre âme que nous ouvrons et fermons à notre volonté, par nos désirs, notre imagination, le travail interne plus ou moins fort ou négligé, notre bonne ou mauvaise conduite, etc.

À présent, à mon tour : *Trois Principes*, ch. XIII, n° 2, l. 5. *Zu dieser Stunde wurd sein himmlischer Leib Zu Fleisch, und seine starke Kraft Zu Beinen*. Et même chap., n° 13 tout entier, et n° 35 à la fin. Il me semble voir là une contradiction sur les os d'Adam, qui, dans le premier exemple, se transforment tout de suite, et dans les suivants ont une autre marche. Faites-moi le plaisir de m'aider sur cela. Je vous prie de me dire aussi comment il faut traduire le mot *Gericht*, qui se trouve dans les *Six points* [Jacob Boehme, *De la base sublime et profonde des six points théosophiques*]. *Erst Puncte*, ch. 1^{er}, n° 50.

Adieu, mon cher frère.

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

M. [Morat], le 27 juillet 1796

Bien des grâces, mon cher frère, pour la communication de la manière générale d'envisager les nombres. Ils étaient des guides pour les hommes de désir, mais des guides qu'ils ne s'étaient pas choisis eux-mêmes ; j'en ai rencontré des traces dans des ouvrages écrits depuis plus de 550 années avant l'ère chrétienne. Mon ami de M. [Munich] me mande dernièrement qu'il venait d'achever la refonte de son grand ouvrage sur les nombres : son infatigabilité semble lui mériter quelques succès.

Personne, mon cher frère, ne sent plus que moi combien nous aurions pu épuiser de matières, si nous avions pu nous voir depuis le temps que nous nous écrivons ; aussi j'espère que le moment est actuellement arrivé où l'accomplissement d'un de mes plus chers désirs va vraisemblablement s'effectuer. La nouvelle de la facilité avec laquelle votre gouvernement accorde des passeports pour ma patrie, m'a causé la plus vive satisfaction : ne tardez pas d'en profiter, mon cher frère ; venez au sein de l'amitié jouir en paix du plaisir de vous entretenir de vos idées favorites. J'ignore la forme que le gouvernement chez vous donne à ses passeports ; mais ayez soin que votre non émigration y paraisse clairement par votre qualité indiquée d'homme de lettres, dont le dessein est de voyager en Suisse pour les progrès des sciences physiques, économiques et mathématiques. J'ai d'abord, après la réception de votre lettre, écrit à notre gouvernement. Je vous ai annoncé sur ce pied, pour que vous puissiez voyager d'autant plus agréablement ; j'ai indiqué votre nom et le lieu de votre naissance ; et le tribunal chargé de la surveillance sur les étrangers a répondu fort obligeamment à les souhaits. Il est nécessaire dans les temps actuels de fixer l'opinion ; et j'espère bien aussi qu'il résultera de nos entretiens un progrès pour moi dans les connaissances relatives aux vues physiques, à l'économie de l'œuvre et à l'arithmétique de Pythagore. Comme je suis président de la société économique et physique de Berne, il serait à propos, sous différents rapports, que vous tâchassiez d'obtenir, soit du comité de l'Instruction publique, soit du ministère qui signe les passeports, une

recommandation pour les sociétés physiques qui se trouvent en Suisse ; vous motiverez cette demande par la facilité que vous obtiendrez de poursuivre vos études dans notre pays, qui réellement est intéressant, soit par sa culture, soit par ses productions qui sont du ressort de l'histoire naturelle : j'ai alors ordre du comité de notre gouvernement, dont je viens de faire mention, de lui communiquer les attestations et les papiers relatifs à l'objet de votre voyage. Cette mesure de prudence est la suite d'une réquisition de votre Directoire qui a insisté par son ambassadeur, M. Barthélemy, sur la sortie des émigrés français hors de notre territoire ; moyennant quoi, ceux que des motifs d'humanité n'exceptent pas, sont obligés de partir ; et notre gouvernement est très vigilant pour ne pas accorder des habitations à des personnes qui ne sont pas avoués par le vôtre ; ainsi il faut non seulement un passeport ; mais encore que l'indication des buts des voyageurs qui font quelque séjour chez nous, soit attestée par quelques-unes de vos personnes en place. Mais rien ne vous sera plus aisé que de prendre ces précautions avec lesquelles vous vivrez aussi tranquillement chez moi, à Morat ou à Berne, que si vous étiez dans la plus profonde solitude. Et quoique ma maison à Morat, soit enclavée dans les murs de cette petite ville, vous y séjournerez sous la verdure, et vous jouirez de la vue du lac sans sortir de chez moi ; tout comme si vous étiez enfoncé à vingt lieues dans la campagne.

Notre ami D... [Divonne], que je croyais en Afrique, à la suite d'un envoyé du pays où il a séjourné, m'a procuré (peu de temps après ma dernière lettre) une surprise bien agréable ; et cela par son entrée dans ma maison à Morat, à son passage pour Lausanne où il allait trouver ses parents. Ma joie fut bien plus grande encore, lorsque je vis, au bout de quelques minutes d'entretien, que la semence que vous avez répandue par la recommandation des œuvres de notre ami B... [Boehme], etc., qui a passé par mes mains, a non seulement germé, mais qu'elle a encore porté du fruit chez cet excellent jeune homme. Quoiqu'il ne sache pas l'allemand, heureusement pour lui, il savait l'anglais ; et la Providence mit aussi entre ses mains un résumé du système de notre ami, fait par *Law*, duquel il m'a dit beaucoup de bien ; bref, il ne sait presque entièrement occupé que de cette étude pendant son absence. Il fit aussi la rencontre d'un grand disciple de

notre ancien maître. Si dans la rapidité de notre conversation, j'ai bien retenu son nom, c'était l'abbé Fournier [Pierre Fournié]. Vous jugez bien que notre ami en a tiré parti. Ils parlèrent beaucoup de vous, et l'attachement de D... pour vous a acquis encore un nouveau degré d'accroissement. Il a quelque velléité de traduire en français le résumé de *Law* [William Law]; et je l'ai encouragé d'entreprendre cette traduction. Il me promit de me revoir au bout de quelques semaines ; mais, quelque jour après son départ de Morat, parut la proclamation de notre état contre les émigrés français. Cependant, comme sa famille est sortie de France avant la révolution, j'espère qu'i obtiendra une exemption, et je n'ai rien négligé pour la lui procurer. – La chose a été remise à une commission, qui ne fera son rapport, vu la multiplicité des réclamations, et les vacances actuelles qu'au mois de septembre. Quant à ma confiance politique, qui à l'époque de ma première lettre, serait venue à temps, le gouvernement de Bâle a marché sur les mêmes idées que moi ; et pour mettre sous les yeux du Directoire les preuves matérielles qui pouvaient le tranquilliser, il a envoyé son grand tribun à Paris. Sa mission a eu tout le succès désiré, et a dissipé les nuages que des intrigants ont voulu élever entre le gouvernement français et la république de Bâle, pour faire rappeler M. Barthélemy, dans la probité duquel nous avons pleine confiance. Le passage du Rhin des troupes françaises a alors achevé de rendre les prétendus projets de l'armée de Condé, moralement et physiquement impossibles.

Quant au passage de ma lettre où je dis que mon loisir n'est que précaire, et qui a fait naître chez vous des idées bien flatteuses pour moi, parce qu'elles portent l'empreinte de votre amitié, il se rapportait à d'autres distractions, quoique du même genre ; à l'âge où je suis, je n'ambitionne plus rien que le repos, parce que les moments qui me restent me sont infiniment précieux.

Je suis bien charmé que vous soyez de mon avis sur l'union des deux écoles. J'ai depuis peu obtenu encore des secours qui peuvent m'aider dans ce but ; non seulement je possède un ouvrage rare et très clair, d'un élu du XIV^e siècle, de Rusbrock [Jean de Ruysbroeck], le maître de Taulerus [Jean Tauler]; mais j'ai encore découvert dans les extraits des œuvres de Schwenkfeld [Caspar Schwenkfeld] et de Weigel [Valentin Weigel], qui l'un et

l'autre ont précédé notre ami B..., des traces frappantes ; ainsi la vérité a eu une suite de témoins dans les temps les plus reculés. Mais ce qui surtout me fait plaisir par rapport à votre première école, c'est que votre *Nouvel Homme* m'est à la fin tombé entre les mains ; j'espère faire une bonne récolte dans cet ouvrage. Vous voyiez comme je suis riche en fonds de terre ; si la Providence le permet, je le deviendrai un jour en revenus. Je serais l'ingratitude même, si je ne reconnaissais pas tous les bienfaits dont elle me comble : les instructions que les livres peuvent me fournir m'entourent dans mon cabinet.

La communication du secret, n° 2, p. 6, ligne dernière du *Nouvel Homme*, est vraiment consolante et encourageante. Connaissez-vous quelque passage dans les ouvrages de notre B..., qui vienne à l'appui de cette communication ? L'aurait-il ignorée, ou a-t-il transporté les offices de l'esprit aux fonctions de *Sophia* ? Un mot là-dessus, de votre part, me ferait plaisir.

Bien des grâces pour les explications sur le *Tableau Naturel*. Les *vertus* soulignées, sans doute signifient des propriétés ; mais n'y a-t-il pas aussi des cas où elles signifient des substances ? Ou bien, lorsque les vertus se manifestent, ces manifestations ne seraient-elles que des propriétés, des substances, et non les substances elles-mêmes, rendues sensibles à nos organes, soit intellectuels, soit externes ?

Venons à présent à notre cher B... *Trois Principes*, ch. XIII, n° 2, l. 5, n° 13 tout entier, et n° 35 du même chapitre à la fin. La contradiction dans ces passages, n'est qu'apparente ; elle se dissipe lorsqu'on envisage la gradation de la métamorphose. Dans le n° 2, elle n'était qu'ébauchée, quoique ce pas était immense depuis le corps spirituel et glorieux jusqu'au corps matériel ; mais les os, dans l'époque du changement n'avaient pas encore reçu cette dureté qu'ils acquièrent par après ; ils ne se trouvaient pas encore entièrement consolidés, mais contenaient encore une partie des forces et de la vertu de l'enveloppe glorieuse que notre premier père venait de perdre. Ève fut créée de ce reste de force concentrée, qui, par après, forma les côtes ; mais cette ossification matérielle ne se fit qu'au moment où Ève mangea de la pomme et en donna à Adam ; c'est au moment où les deux époux tombaient dans le péché, que la matérialisation, dont le germe se trouvait déjà chez eux, acheva de

se déployer : avant ce moment ils étaient encore des êtres mixtes entre l'état glorieux et l'état humiliant où nous nous trouvons actuellement. Adam, même après sa chute, ne perdit pas entièrement sa virtualité corporelle, puisqu'il vécut neuf cent trente ans. Vous trouverez la confirmation de cette façon de voir la chose dans le n° 13 et à la fin du n° 35.

Venons aux *Six points* [Jacob Boehme, *De la base sublime et profonde des six points théosophiques*] : 1^{er} point, ch. 1^{er}, n. 50. (On ne peut presque pas approcher de ces *Six points* sans être ébloui de la majesté qui les a dictés.) La première volonté, que l'auteur appelle père veut se délivrer des tourments que les ténèbres, avec leur acerbité, font éprouver à l'âme ; cette volonté veut être libre, elle veut sortir des ténèbres, elle veut une révélation qui l'a puisse tirer de sa prison ; mais cette révélation elle ne la trouve point en elle-même, elle ne peut l'obtenir qu'à l'aide des *vertus* : ainsi elle désire les *vertus*. Si alors la volonté prend le change, et qu'elle choisisse les *vertus* qui se trouvent dans la circonférence, alors cette volonté égarée tourne, comme une roue, d'un objet à un autre ; il n'y a point d'accroissement dans son bien-être, sa vie est une vie d'anxiété et d'amertume : plus elle boit de l'eau bourbeuse, plus il faut qu'elle en boive. Mais la seconde volonté, qui a fait un meilleur choix, cherche la lumière dans le centre ; cette seconde volonté possède la parole de la vie en elle-même ; elle est posée et dirigée vers le centre de la nature.

Notre ami B... a exprimé le mot *diriger* par *Gericht*. Aujourd'hui on dit *Gerichtet*, qui vient du verbe *richten*. *Seine Gedanken auf etwac richten*, veut dire diriger ses pensées vers quelque objet. Je vous détaille mes idées sur ces numéros des *Six points*, pour me redresser, si je me suis trompé.

J'espère, mon cher frère, que votre première lettre m'apprendra votre résolution d'arriver en Suisse. Le plus court chemin pour venir chez moi n'est pas d'entrer dans notre pays par Genève ou Neufchâtel, mais bien par la route de Pontarlier, d'où vous allez à Yverdun et Payerne, qui n'est plus qu'à quatre petites lieues de Morat.

Adieu, mon cher frère. J'attends votre première lettre avec empressement.

P. S. Comme votre cachet me dérobe quelquefois le bout de vos lignes, veuillez lui accordez un peu plus de place pour qu'il n'empiète pas sur mes jouissances.

J'ai oublié de vous dire qu'un astronome allemand a soutenu à Herschel, que son Uranus n'était pas une planète, mais une étoile fixe que l'on n'avait pas découverte auparavant. Le temps éclaircira le fait.

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

Le 15 août 1796 (25 thermidor, an IV)

Les passeports contiendront toutes les notes dont vous me parlez, mon cher frère; j'espère, en outre, avoir des recommandations de quelques personnes en place et des lettres particulières pour notre ambassadeur, de façon que toutes nos vues à cet égard seront accomplies. Ce n'est point le gouvernement même qui donne ces passeports, ce sont les administrations départementales, sur la vie et les visas des administrations municipales. Je travaille de tous les côtés à la fois, mais cela demande un peu de temps. En outre, depuis ma dernière lettre, j'ai pris l'engagement d'aller visiter quelques amis que je n'ai pas vus depuis quatre ans, et notamment cette respectable prisonnière de Marseille, qui, après avoir été déposée à Moulins, depuis sa prison, est enfin auprès Paris, non à sa terre, mais chez d'anciens amis où elle est heureuse et contente, et où il me sera impossible de ne pas m'arrêter quelques moments ; ce qui me fait craindre de ne pouvoir aborder vos cantons avant le commencement d'octobre, et peu être plus tard. Or, des personnes qui les ont habités pendant deux ans m'assurent que ce n'est pas le moment favorable pour faire un pareil voyage ; et tout le monde m'engage à le remettre au printemps, d'autant qu'alors j'aurai un peu plus de moyens pécuniaires qu'à présent, et que j'en profiterai pour commencer ma journée par Strasbourg où j'ai une liaison intime, de là chez vous, et puis rentrer en France par Lyon, où j'aurai aussi des amis à voir avant de revenir à Paris, et ensuite dans mon pays. Si je ne prenais pas cette ligne circulaire, et que j'allasse en droiture en Suisse, j'aurais, au retour, à multiplier trop mes courses pour remplir mes autres objets. L'espoir de voir dans votre pays l'ami D... [Divonne] me stimule beaucoup ; mais, d'après les lois du moment, son sort sera décidé avant que je puisse être arrivé, quand même je partirais tout à l'heure ; ainsi, s'il part, je le manquerais, et s'il reste je le trouverai au printemps comme à présent. Au reste, je prendrai toujours mes passeports et autres papiers quand ils seront prêts ; je me mettrai en route, et je ferai une pose dans ma campagne, à une vingtaine de lieues d'ici, chez des amis avec qui je

dois désormais demeurer à Paris ; je me rendrai de là auprès de l'illustre prisonnière dont je vous ai parlé, et je me tiendrai prêt, soit à partir pour la Suisse, si mes observations ne sont pas fondées, soit à attendre dans la capitale la fin de l'hiver pour commencer mon pèlerinage, si mon plan vous paraît raisonnable. Vous pouvez toujours m'écrire ici jusqu'à nouvel avis. On me renverra vos lettres où je serai. Si mes papiers vieillissaient, il serait facile de les rafraîchir. Ce qui me fait encore pencher pour le printemps, c'est que j'espérerais alors être encore moins indigne de me présenter devant vous.

Je serais bien charmé que D... [Divonne] traduisit l'extrait de B... [Boehme] par Law [William Law] : je vous assure que cela ralentit un peu mon zèle pour les traductions que j'avais entreprises, parce que je crois que cet endroit sera plus que suffisant pour le public qui m'occupait un peu ; et, en outre, je me trouve avoir tant d'autres occupations, que celle de traducteur m'est véritablement bien à charge sous plusieurs rapports.

Mon *Nouvel Homme* que vous avez n'est pas ce qui vous rendra le plus ; c'est une bagatelle en comparaison des autres richesses que vous possédez. Relisez mes anciennes lettres, et vous verrez ce que je vous en ai dit dans le temps.

Je ne connais cependant rien dans B... qui exprime positivement la communication dont vous me parlez, page 6, ligne dernière. Je ne crois pas pour cela qu'il l'eût condamnée, mais sa grande idée de la voie exclusive de la régénération, et de notre renaissance dans la source du second principe, l'a tenu souvent au-dessus de quelques vérités secondaires et plus rapprochées du commun état des hommes. D'ailleurs, si la Divinité ne demande qu'à reposer sa tête en nous, et qu'elle ait la douleur de n'y pouvoir atteindre (ce qui est, je crois, le vrai sens de l'Évangile) il ne serait pas étonnant que les esprits fussent dans le même cas : la seule différence, c'est que l'un ne nous cherche que pour nous apporter sa lumière, et les autres pour l'y venir chercher ; mais il n'y a pas moins souffrance et désir de chaque côté. Enfin, B... nous dit que l'univers n'existe que pour manifester les merveilles de Dieu, qui, sans cela, n'auraient pas été connues des anges ; il dit, en outre, que l'homme devrait être l'ouvreur de ces merveilles ; il me semble que c'est parler assez

clairement comme nous, puisque les anges doivent attendre que l'homme ouvre.

Le mot *Vertus* peut aussi signifier substance, si l'on veut ; mais ce ne sera toujours, comme vous le dites, que relativement aux propriétés et manifestations de ces substances, ce sera une construction de langage : le mot *Vertus* dit tout, et dans toutes les classes.

Je vous remercie de ce que vous me dites sur les *Trois Principes* et sur les *Six points* ; cela me convient beaucoup.

J'avais déjà oui parler de l'opinion de votre astronome allemand au sujet d'Uranus. Je crois aussi que nos astronomes lui font quelques difficultés ; mais je n'ai rien de certain sur cela. Au reste, *non hic opus*.

En attendant que j'aie le plaisir de vous embrasser, soit cette année, soit la suivante, je vous envoie une petite pièce de vers qui avait déjà été imprimée il y a quinze ans, mais avec beaucoup de fautes, quant à la forme et quand au fond. J'ai tâché de la raccommo-der de mon mieux, il y a quelques semaines, et je vous en fais part comme à quelqu'un qui aime tout ce qui le ramène à son principe ; ne voyez que le but, et tolérez les imperfections de l'artiste.

Adieu, mon cher frère. Je me recommande toujours à vos bonnes prières. J'espère que la paix qui, dit-on, se prépare pour nous, influera aussi sur la tranquillité et le bien-être de votre patrie.

Ne croyez pas que mon plan pécuniaire de la première page signifie que je sois dans le besoin ; et ne pensez nullement à venir à mon secours. Je ne manque de rien ; mais j'espère dans six mois manquer encore moins. Et les routes à faire permettent ces calculs et ces réflexions.

Suivent des stances sur l'Origine et la destination de l'Homme. Voyez Œuv. Posth.

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

M. [Morat], le 27 août 1796

Quoique le temps qui me reste de ma carrière, mon cher frère, soit incertain et court, et que j'espérais encore de vous voir cet automne, je ne suis cependant pas assez égoïste pour ne pas sentir la convenance de votre plan. Outre qu'il est vrai, encore, que généralement l'arrière-saison n'est pas favorable pour les voyages en Suisse, cette règle néanmoins souffre des exceptions ; ce qui me console un peu, c'est que je jouirai d'un plus grand plaisir au printemps qu'au mois d'octobre.

Pendant la course que vous projetez vous serez à même de jeter un coup d'œil sur les progrès de l'édifice, dans les différentes contrées que vous allez visiter. Moi qui ne bouge pas de place, je découvre de temps en temps quelque nouvel ouvrier. Outre mon ami de M... [Munich], il y a un professeur, à Marbourg, qui possède l'agrément nécessaire pour se faire lire d'un public nombreux, et qui, par des fictions ingénieuses grandes de grandes secousses à ces lecteurs. On s'arrache ses productions. Il s'appelle *Joung* et il écrit sous le nom de *Stilling* [Johann Heinrich Jung-Stilling]. Il vient d'achever une allégorie piquante, une histoire en quatre volumes, sous le nom de *Heimweh*, mal du pays, qui est bien propre pour exciter en nous le véritable *Heimweh*. Outre cela, j'ai rencontré encore des ouvriers en sous-ordre qui me mande que des ouvrages intérieurs sont traduits en italiens et en espagnol, à Rome même, et je crois vous avoir mandé déjà, qui existe une société secrète à Bâle pour propager le christianisme.

Je suis charmé que vous soyez à même de voir votre illustre amie. Vous savez combien elle m'a intéressé, il y a quatre ans, mais ses malheurs ont encore augmenté cet intérêt. De sorte que je forme non seulement des souhaits, mais des vœux ardents pour son développement ; et, si je ne craignais pas de vous paraître extraordinaire, je vous dirais qu'un mouvement impérieux m'attache à son âme.

Notre ami D... [Divonne] dont le sort politique momentanément n'est pas encore fixé, voyage actuellement en

Suisse, avec un Anglais, auquel il communique peu à peu ses principes. Mais pendant longtemps cette vie ambulante l'empêchera de faire sa traduction, je me charge d'entreprendre pour elle la translation de mon extrait : mais je n'ai pas besoin d'ajouter que, vu mes circonstances, cette entreprise exigera du temps.

Votre *Nouvel Homme*, de même que les écrits que vous avez composés d'après votre première école, me serviront pour la confirmation de beaucoup de choses. La confrontation de nos auteurs favoris, surtout la comparaison des lettres de notre général avec le texte de B... [Boehme], me procure des ouvertures journalières. Outre ces avantages, je viens de faire une découverte importante : il ne s'agit de rien moins que d'un traité de notre ami B..., qui ne se trouve pas dans l'édition de 1682 : car le général reçut des manuscrits encore après 1682 : c'est ce qui le mit à même de rassembler une édition plus complète, qui fut publiée après sa mort, en 1715. Ce nouveau traité est un second livre très intéressant sur le bap-tême.

Si vous écrivez à votre connaissance de Strasbourg, mandez-lui qu'il y a une excellente introduction aux œuvres de Pordage à la tête de sa Métaphysique et que cette introduction théosophe et fort claire, qui remplit tout un volume, est écrite par le comte de Metternich [K. W. Metternich], élève de madame G... [Guyon], et père spirituel de Saint-Georges de Marsais dont vous avez un traité. Dans le recueil des lettres de madame G..., en cinq volumes, il y en a plusieurs qui sont adressées à M. de Metternich, ministre et envoyé du roi de Prusse, lorsqu'il était question d'obtenir la souveraineté de la comté de Neuchâtel.

Je suis bien aise que vous approuviez les notes que je vous ai communiquées à l'occasion des papiers nécessaires. J'ai tous les jours occasion de me confirmer dans ma croyance que la majeure partie des enfants de notre malheureux siècle, guidés par leur maître, détestent, abhorrent et tâchent d'abolir l'édifice. Pour y parvenir, ils ne trouvent pas de voie plus sûre que de calomnier et de suspecter les ouvriers. Si jamais le précepte de notre sublime instituteur est nécessaire, c'est bien dans l'époque présente : « *Ego mitto vos sicut oves in medio luporum : estote ergo prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columboe.* » L'ennemi est allé si loin, qu'il a donné une

dénomination respectable, qui ne devait être employée que pour désigner les élus, à une clique hideuse, qui travaille à la destruction de la religion chrétienne et de tous les gouvernements civils ; ce sont les anarchistes et les désorganiseurs de l'Allemagne, qui ont aussi leurs affiliations chez nous. *Ces hommes criminels*, étant plus développés qu'on ne l'est communément, attaquent les hommes avec des faits, au lieu que, jusqu'à présent, on ne les a presque attaqués que par des discours. Ces empoisonneurs, qui répandent une doctrine de *mots*, ne haïssent rien tant que les véritables élus.

J'ai même eu l'idée qu'il ne serait peut-être pas inutile de joindre le nom d'une de vos campagnes au vôtre, ce nom territorial vous servirait alors comme un habit de voyage, le vôtre étant trop beau pour être porté tous les jours.

Bien des grâces pour les détails sur ma question touchant la sixième page du *Nouvel Homme*. La grande masse des hommes, dont une partie très considérable n'a pas même entendu parler du régénérateur, à besoin d'un aide, d'un guide, qui soit toujours à portée d'être consulté, et ce guide est parfaitement indiqué dans le *Nouvel Homme*. Je crois que son nom vulgaire s'appelle *Conscience*. L'existence de cet esprit n'est sûrement pas condamné par B... Voyez dans son *Myst. magn.* [Jacob Boehme, *Mysterium Magnum*]. Le commencement de la seconde ligne du n° 9, ch. VIII.

Recevez mes remerciements pour le beau cadeau que vous avez inséré dans votre lettre. Sans doute que vous avez composé ces stances sublimes d'après une *vue physique*, elles en portent l'esprit, la splendeur et l'empreinte. L'élévation de notre origine est une idée si belle, qu'il est surprenant qu'elle soit en général si méconnue. C'est là-dessus que notre ami B... m'a donné de grands coups de jour ; entre autres, dans son *Aurora*, chap. XXII, n° 46, item, chap. XXIII, n° 4. Si les hommes étaient capables d'attention, ils auraient dû être réveillés sur ce point par les actes des Apôtres, 19, 27, 28. Les païens même ont eu déjà des notions là-dessus, tout comme sur l'esprit du *Nouvel Homme*, page 6. Sénèque a sur l'un et l'autre un beau passage dans sa 42^e épître.

Prope est à te Deus. Tecum est et intus est. Ita dico Lucili, sacer inter nos spiritus sedet, malorum bonorumque nostrorum

observator et custos ; hic prout a nobis tractatus est, ipse tractat. Bonus vir sine Deo nemo est.

Mais vos stances expriment cette idée avec bien plus de force ; ce n'est non seulement le *Tecum*, mais l'identité qui rend l'idée tout à fait sublime. Et les efforts pour regagner notre première place, sont on ne peut pas mieux dépeints dans la dixième stance. Rien de plus touchant encore que la quinzième sur les moyens, les seuls qui existent pour nous élever à notre grande destination. La seizième renferme le succès, l'accomplissement de nos desseins, la fin de l'œuvre.

Adieu, mon cher frère. Joignez vos prières aux miennes pour que tous vos amis puissent atteindre ce but glorieux.

Vous terminez votre lettre par une remarque qui se rapporte à une expression de la première page. J'espère, mon cher frère, que toutes les fois que les circonstances apportent de la lenteur dans la marche des secours ordinaires, vous voudriez bien m'en avertir. Je me fie complètement à votre amitié à cet égard. Tout ce qui dépend de moi est toujours à votre service.

Avant que de finir ma lettre, permettez-moi encore une question grammaticale. Il y a une expression qui m'arrête dans le deuxième volume du *Tableau naturel*, page 230, ligne 22. Il est question de la terre. Veuillez avoir la bonté de me dire ce que vous entendez par l'expression : « Elle est le *creuset* des âmes autant que celui des corps. » J'ai été frappé de la beauté de tout le n° 21, qui commence à la page 204.

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

Le 26 septembre [1796]

Vous êtes plus sage que moi, mon cher frère, de rester ainsi à votre place ; aussi toutes les curiosités viennent vous chercher. Le *Heimweh* est un beau sujet. Cette maladie me travaille depuis longtemps, et chaque jour elle s'augmente, et sûrement, si je n'étais pas encore un peu Français, je me tiendrais dans mon petit coin et j'y travaillerais fructueusement à mon œuvre. Cependant, comme je n'ai point d'autre envie que de voir de bonnes âmes avec qui pouvoir traiter de l'avancement de la vérité, je me permettrai encore cette petite escapade, et ensuite je reviendrai me concentrer dans mon pays avec quelques amis. Je trouve de la douceur dans la perspective de rendre quelques petits rayons de la vie spirituelle à la terre natale qui m'a donné la vie temporelle.

Ce n'est pas plus pour mon amie que pour le public que je désirais la traduction dont vous me parlez, et à laquelle je vous invite fort. D'ailleurs je vous avouerai que je crois la nourriture de B. un peu forte pour elle. Les vertus morales, de la piété, voilà son genre. Quant aux instructions, elle en a pris de toutes les couleurs, mais sans aucun régulateur pour les mettre en œuvre ; et je crois qu'il serait un peu tard aujourd'hui d'essayer du B., qui demande, pour ainsi dire, des gens faits exprès, et qui aient été préparés autrement qu'elle, tant par son éducation de cour que par son éducation spirituelle. Ce n'est pas moins le meilleur cœur que l'on puisse connaître, et je ne suis point étonné des rapports que le vôtre se sent avec le sien.

J'ai mandé à Strasbourg ce que vous me dites de madame de G. Quand nous nous verrons, je prendrai connaissance de toutes vos richesses. En attendant, je tâche de m'enrichir dans ma racine et par ma racine, et je ne cesse de penser que ce sont les seuls moyens qui nous soient vraiment propres et profitables à jamais.

Je verrai à prendre le nom qu'il faudra sur les lieux. Mais dans mes papiers, je ne pourrai ni changer, ni ajouter rien à mon vrai nom ; les conséquences en seraient

importantes, tant pour mes biens que pour mes droits de citoyen. Nos lois sont sévères sur ce point.

Vous me faites vraiment plaisir de me citer les anciens qui ont parlé si dignement du principe et de l'esprit qui est parmi les hommes : dans tous les temps la vérité a été près d'eux. Elle ne connaît ni temps, ni espace ; ce sont eux qui font l'un et l'autre par leurs imprudences et leurs crimes.

Je vous remercie de nouveau de vos offres obligantes. Je ne suis point dans le cas d'en faire usage, ayant tout le nécessaire philosophique.

Le passage cité : « la terre est le creuset des âmes autant que celui des corps », veut dire que la terre étant notre théâtre d'expiation, c'est en y passant que nous y purgeons notre âme, de même que nous recouvrons notre corps glorieux, si nous suivons les lois de la sagesse qui doivent être le guide et la boussole de nous autres pauvres voyageurs dans ce bas monde.

Quoiqu'il soit probable que je ne tarderai pas à me mettre en route, vous pouvez cependant m'écrire jusqu'à nouvel avis ; vos lettres viendront me chercher où je serai en attendant que je vous donne mon adresse à Paris.

Adieu, mon cher frère, je vous embrasse de tout mon cœur, et je me recommande à vos bonnes prières.

J'ai relu ces jours-ci la réponse à la première des *Quarante questions*, et j'ai vu combien il fallait être du métier pour mettre à profit toutes les merveilles qui y sont contenues. Pour moi, qui marche dans tout cela depuis trente ans, j'ai besoin de toutes mes facultés pour pouvoir suivre notre ami dans le profond de son ouvrage ; et je vous avoue que je suis obligé quelquefois de me traîner loin après lui.

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

M. [Morat], le 8 octobre 1796

En mettant tout l'intérêt personnel de côté, mon cher frère, je suis toujours obligé de convenir que votre projet de voyage est très respectable ; car le bien que vous pouvez faire par vos entretiens, par votre présence, peut s'étendre au delà du petit espace de temps dans lequel nous végétons : un seul mot de conversation peut quelquefois avoir des suites incalculables : ainsi gardez-vous bien de changer de résolution, et de m'appeler sage, parce que je reste à ma place ; si j'étais à la vôtre, je ferais tout comme vous.

Outre le bonheur de travailler dans la vigne de notre maître, vous aurez vraisemblablement plusieurs occasions de voir par vous-même si, dans les différentes contrées, l'ouvrage du Temple s'avance, puisque moi, qui ne bouge pas de chez moi, je m'en aperçois ; mais ce n'est pour la majeure partie, que par oui dire, que je m'en aperçois, à un petit nombre d'exemples près que j'ai sous mes yeux. Vous, par contre, vous pouvez en voyageant envisager l'édifice sur un horizon plus étendu ; vous pouvez aider vous-même à dresser quelques colonnes, etc.

Partout, mon respectable frère, que ce soit dans votre patrie ou ailleurs, il sera doux à votre cœur, j'en suis sûr, de jeter des rayons de lumière dans les âmes disposées à les recevoir. Je conviens que tous les terrains ne sont pas également propres pour la culture de cette rare semence ; mais partout où ces sublimes vérités peuvent prendre racine, partout où elles ont déjà germé, mais où elles risquent de se dessécher et d'être foulées aux pieds par l'ennemi, il est instant, il est urgent même de les semer, de les arroser et de les fortifier ; il faut même tâcher de laisser de bons et laborieux cultivateurs après nous.

Je possède l'ouvrage de Law, grâce aux bontés de notre ami D. [Divonne]. Ce n'est pas proprement un extrait de B. [Boehme], mais un excellent traité de piété écrit dans l'esprit et avec une grande connaissance de B. Mon plan serait un peu différent : je voudrais faire un précis de toute la doctrine de B. Je voudrais mettre cette doctrine à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs.

Lorsqu'on n'a point passé par une école semblable à celle de votre premier maître, il faut une persévérance rare pour parvenir seulement à une médiocre connaissance des écrits de notre ami ; outre qu'il désirait lui-même que de ses différents traités il n'en fût fait qu'un.

Mon but serait aussi de donner une forme à mon ouvrage, qui pût engager à la lecture ce qui ordinairement ne s'occupent point d'études aussi abstraites.

Notre ami B. contient des vérités si essentielles, et qui aujourd'hui paraîtront si neuves, qu'il y aurait bien du malheur, ce me semble, si l'on ne parvenait pas à les faire lire. Mon projet est de leur donner une enveloppe historique, parabolique même : ce que *Télémaque* est pour la morale et la politique, je voudrais que mon livre le fût pour la vie spirituelle, quand même cette forme serait au-dessous de son modèle, n'importe, pourvu qu'elle soit suffisante pour réveiller et soutenir la curiosité du lecteur ; je tâcherai qu'il ne s'aperçoive qu'à la fin du livre qu'il vient de lire un précis de J. B. [Jacob Boehme], car il y a des milliers d'hommes qui ne connaissent pas notre ami, pas même de nom. J'esquisserai tout cela, et je recevrai vos avis, soit sur le fond, soit sur la forme, quand j'aurai le plaisir de causer avec vous tout à mon aise.

Notre ami D. est reparti pour le pays natal de son compagnon de voyage ; je reçus avant son départ votre lettre qui contenait les *Stances*. Je les lui communiquai. Il en fut enchanté, et il m'écrivit à ce sujet, depuis Berne, les lignes suivantes :

« Je vous remercie de m'avoir envoyé la pièce de vers de M. de S. [M. de Saint-Martin]. Voici ce que je vous prie de lui dire à ce sujet : En lisant ces vers, j'ai éprouvé dans mon âme quelque chose de si marquant et de si particulier, que je veux le lui exposer simplement. Il me semblait que ma tendresse pour lui se réveillait d'une manière plus vive, et même temps j'éprouvais comme si quelque chose se mettait entre lui et moi, où plutôt l'arrachait de moi, de manière à me causer un sentiment vraiment douloureux. »

Il termine ce passage avec les paroles énigmatiques suivantes :

O vérités ! ô lumière ! ô vie ! la mort seule a entendu le bruit de votre renommée.

Il me charge aussi de vous prier de dire mille choses tendres de sa part à votre ami B. [duchesse de Bourbon],

et qu'il lui sera attaché même au delà des bornes de cette vie. Il désirerait aussi beaucoup d'avoir des nouvelles de la C. J. [comtesse Julie de Sérent], et lui faire savoir qu'il l'aime de tout son cœur.

Comme il m'écrira aussitôt qu'il sera arrivé à sa destination, je pourrai lui faire parvenir tout ce que vous et vos amis jugeront à propos.

Je suis fort content du volume de Law qu'il m'a laissé. Pour vous donner un échantillon de la façon de penser de cet auteur, je vous insère ici un passage de son livre, qu'il a intitulé : *Spirit of Prayer*, et qui est écrit en forme de dialogue. Après avoir fait l'énumération des vices et défauts ordinaires des hommes, il dit :

This is the fallen human nature, and this the *old man*, which is alive in every one, tho' in various manners, till he is born again from above. To think therefore of any thing in religion or to pretend to real Holyness, without totally dying to this old man, is building Castels in the air, and can bring forth nothing but *Satan* in the form of an Angel of light would you know, whence it is that so many false spirits have appeared in the world, wo have deceived themselves and others with false fire and false light, laying claims to inspirations, illuminations, and openigs of the divine life, pretending to do wonders and extraordinary calls from God. It is this *they, have turned to God, without turning from themselves*, would believe in God, before they were dead to their own nature, a thing as impossible in itself as for a grain of wheat to be alive before it dies.

Les richesses littéraires que je possède sont un bienfait de la providence ; c'est elle qui m'a donné la bonne pensée vous écrire, et c'est vous qui, par un mot, m'avait donné envie de connaître Boehme ; et c'est B. qui m'a mis en connaissance avec le général G. [Gichtel] et tous nos autres amis. Ces richesses à la vérité ne sont que des matériaux complètement inutiles qui tourneront à notre charge, si, nous ne les mettons pas en œuvre ; mais en même temps, ce sont des grâces de la Providence, car elle se plait à instruire les hommes quelquefois médiatement, quelquefois *immédiatement*. Veuillez lire à ce sujet la dernière ligne de la première page de la préface qui est à la tête des *Quarante questions*.

Le premier chapitre de ces questions est sans doute très profond, et il n'appartient pas à un petit apprenti tel que moi d'en parler ; il est lié avec tout le système de l'auteur ; Je trouve que ce système, à mesure que l'on

s'approche de lui, présente des trésors, des rapports, des analogies, des liaisons et des soutiens réciproques admirables. C'est à mesure que l'on marche dans les routes de B. qu'elles se simplifient. Une distinction très délicate, et en même temps très importante et très vraie, c'est celle que l'auteur fait partout entre *la volonté* et *le désir*. Une vérité neuve qui nous apprend, c'est que, dans toute l'étendue du domaine pneumatique, sans exception quelconque, le désir fait substance « *Wesenheit*. » Une vérité bien importante encore, c'est que tous les êtres intelligents désirent s'unir à une substance naturelle pour s'en former une habitation et une nourriture. Votre ami applique toutes ses prémices (id e. toutes ses prémisses) à l'œuvre d'une manière frappante ; dès que nous tournons notre volonté et nos désirs vers le Réparateur, nous avons la foi, et si nous résistons à l'ancienne volonté terrestre, nous recevons l'esprit du régénérateur. Mais comme tous les esprits attirent ou produisent une substance naturelle qui leur est analogue l'esprit du régénérateur attire et s'entoure du corps glorieux, composé de l'élément pur caché dans les autres éléments, qui, animé par l'esprit de J. C. [Jésus-Christ], devient le sang et la chair sacré dont la nourriture nous est si nécessaire et si indispensable. Dès que l'âme goûte de cet aliment céleste, elle brise l'obscurité de sa mort et allume le feu de l'éternité en elle-même. De ce feu luit la lumière de la *charité*, de la *douceur* et de la *résignation* ; cette même douceur attire alors le feu de l'âme, l'absorbe, l'engloutit, le mortifie ; mais de cette mort ressuscite la vie, l'esprit glorieux, l'image de la sainte trinité. Le grand objet consiste, ce me semble, que l'âme humaine se nourrisse, se revête de l'élément pur et que nous évitions d'être revêtus par le corps spirituel impur, qui est produit par les désirs et les imperfections terrestres, car les désirs sont des substances analogues à leur nature ; la doctrine de l'élément pur me paraît une pierre angulaire dans la doctrine de notre ami. Dans tout cela, on ne saurait assez admirer combien B. a développé la grande vérité qu'il faut des milieux pour passer d'un état à l'autre, une autre partie de Boehme qui me frappe d'admiration, ce sont ses analogies. Personne, ce me semble, n'a prouvé mieux, que ce qui est en bas est semblable à ce qui est en haut.

J'ai quelquefois pensé que si l'on voulait comparer B... avec les auteurs ordinaires, on n'en trouverait aucun qui

eût la hardiesse et le génie de traiter à la fois, avec les mêmes paroles, le grand œuvre divin et le grand œuvre physique, aussi profondément qu'a fait notre ami B. dans la *Signatura rerum*. Plus je me familiarise avec ses écrits, plus mon étonnement d'y trouver des richesses sans nombre s'augmente avec la pleine conviction néanmoins, que je ne suis encore qu'à la porte de quelque antichambre.

Votre observation touchant le nom à prendre sur les lieux est on ne peut plus juste, parce qu'elle n'engage à aucun changement dans les papiers et vous garantira néanmoins de l'importunité de vos compatriotes et de la haine des faux frères, la peste de notre siècle, qui n'ont pour eux qu'un nom emprunté et qui sont les plus cruels adversaires et persécuteurs de nos vérités. Les honnêtes gens ne sont pas toujours assez connaisseurs pour ne pas confondre le strass avec le diamant, ainsi qu'il faut tâcher, dans l'extérieur, d'éviter tout ce qui pourrait occasionner des méprises funestes.

Bien des grâces pour le passage du *Tableau naturel*. Je trouve des choses bien élevées et bien consolantes dans la dix-neuvième section du *Tableau naturel*. J'y remarque une grande conformité sous une nomenclature différente avec les idées de notre ami B. ; mais comme je n'ai pas eu l'avantage de passer par la même école préliminaire que vous, mon cher frère, j'y trouve de temps à autre quelque expressions qui me paraît encore un peu plus obscure : par exemple, au bas de la page 171, t. II, se trouve la phrase suivante : « et que s'ils voulaient l'être, il n'auraient *qu'à parler*. »

Il y a bien des sens que l'on peut attacher à ce mot parler ; mais je souhaiterais d'en avoir le vôtre : entendez-vous *un nom* seul, ou une suite de désirs exprimés par des mots ? L'une et l'autre de ces explications peut avoir ses côtés vrais. En attendant votre réponse, je me rappellerai ce qu'un élu écrivait au commencement de l'Église chrétienne : « *Sine intermissione orate*. »

Continuez-moi toujours votre amitié, mon cher frère, et ne m'oubliez pas, je vous en supplie, dans vos bonnes prières.

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

Le 1^{er} octobre [1796]

Je goûte fort votre projet à l'imitation de *Télémaque*, mon très cher frère, et je suis persuadé qu'il n'en résultera que du bien. Je goûte aussi beaucoup le passage de Law : « *They have turned to God without turning from themselves ;* » ce doit être un trésor que cet ouvrage. Vos observations sur les différents passages de notre ami B. [Boehme] sont aussi très justes. C'était une lumière universelle que ce grand homme, il n'est pas étonnant qu'il éclaire toutes les régions qu'il parcourt.

Quant au passage de mon *Tableau Naturel*, il *n'aurait qu'à parler*, c'est, je vous l'avoue, une espèce de jeu de mots qui n'est peut être pas trop digne de la grave matière dont il s'agit. Ce mot parlé ne veut dire que *verber*, faire usage du Verbe qui ne cherche qu'à s'unir à nous et qu'à nous remplir de lui-même pour aplanir devant nous tous les obstacles. Cette manière de m'exprimer pouvant être un voile à cette vérité que toutes les oreilles n'entendent pas les sons et sont toujours prêtes à profaner. Mais cela pouvait être aussi un tribut que je paye à la gaieté, pour ne pas dire à la légèreté de ma nation, qui joue sur tout. Cependant je vous avoue aussi qu'en l'écrivant je me rappelle très bien que le premier motif m'influençait plus que le second. Venons à mes *Stances*.

Le peu de mot que l'ami D. [Divonne] vous écrit m'a frappé. J'y ai vu l'état du monde mort, qui entend en vain les vérités résonner autour de lui ; mais j'y ai vu aussi mon état de pécheur, qui empêche les mêmes vérités d'entrer en moi aussi profondément que je devrais les y faire entrer, et c'est à ce dernier sens que je m'arrête pour veiller sur moi encore plus soigneusement que par le passé. Je remercie l'ami D. De cet avertissement, et je me recommande à ses prières. Vous voudrez bien lui faire passer la lettre ci-jointe, en lui écrivant, et me faire passer sa réponse. Vous deviendrez notre commissionnaire, et c'est un service que vous me rendrez, car je lui suis tendrement attaché.

Je compte partir dans deux jours pour Paris, où je serai rendu à la fin de la semaine, c'est-à-dire le 5, sauf les

occurrences si casuelles de ce monde, mais je n'en prévois point qui m'empêchent de statuer là-dessus ; en conséquence, vous pouvez désormais m'adresser vos lettres : *maison Corberon, rue Barbette, n° 473, au Marais, à Paris*. Je ne m'arrête pas en route, comme je vous l'avais mandé, parce que les personnes chez qui je devais aller passer quelques moments seront rendues elles-mêmes à Paris plus tôt qu'elles ne comptaient, au moyen de quoi je vais les joindre en droiture.

Adieu, mon cher frère. Je me recommande toujours de plus en plus à votre bon souvenir et à vos bonnes prières. Vos réflexions m'encouragent au sujet de mes voyages ; cependant, mon âge et les développements dont la Providence me gratifie journallement, m'apprennent aussi que ce ne serait pas être insensé que de rester chez moi. Aussi, cette course finie, il est probable que je reviendrai au gîte pour n'en plus sortir.

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

M... [Morat], le 16 novembre 1796

C'est avec bien du plaisir, mon cher frère, que je serai votre commissionnaire vis-à-vis de notre ami D... [Divonne], sachant d'avance que je lui en ferais un très grand par là. Il m'a promis de me donner son adresse d'abord après son arrivée ; alors je lui enverrai votre lettre sans aucun retard. J'espère toujours que, lorsque la paix sera faite, il viendra dans ma patrie, alors je suis certain qu'il passera une bonne partie de son temps chez moi.

Je suis entièrement décidé d'entreprendre l'ouvrage en question. Il faut, cependant, que je vous prévienne que je n'ai pas la présomption de vouloir lutter avec l'auteur de *Télémaque* ; Je regarde ce livre comme un chef-d'œuvre, indépendamment de son mérite moral ; et quand même je n'aurais certainement pas le loisir d'essayer seulement de donner cet intérêt historique, ce charme des tableaux, cette richesse des images, cet ensemble dans la narration et cette décoration extérieure à mon ouvrage que le poème de M. de Fénelon possède à un si haut degré. Il approchera, quant à ce point, au style près, qui est au-dessus de ma portée, plutôt *du Voyage du jeune Anacharsis* qu'à *Télémaque* ; c'est-à-dire qu'il y aura nécessairement beaucoup de passages dénués d'intrigue et entièrement didactiques, mais, quant à l'utilité, l'élévation et l'importance du sujet, il les surpassera l'un et l'autre.

L'ouvrage de Law me procure, dans ce moment-ci, une satisfaction très grande, et, pour vous faire partager mon plaisir, je vous tracerai encore un passage qui suit immédiatement celui qui se trouve dans ma dernière lettre.

You may now see, Academians with what great reason. I have called on you at your fire setting out, to this great point the *total owing to self*, as the only foundation of our soul. Prety all the fine things you heard or read of an inward and spiritual life in God, all your expectations of the light and holy spirit of God, will become a false food to your soul, till you only seek for them thro' Death to self.

Observe, Sir, the difference which cloaths make in those, who have it in their Power to dress as they please: some are all for shew, colours and glitter; others are quite fantastical and affected in their dress: some have a grave and solemn habit; others are quite simple and plain in the whole manner. Now all this difference of dress is only an outward difference that covers the sale poor carcass, and leaves it full of all its own infirmities. Now all the truths of the Gospel when only embraced and possessed by the *old man*, make only such superficial difference, as is made by cloaths. Some put a solemn formal, prudent outside carriage; others appear in all the glitter and shew of religious colouring, and spiritual allaniments; but under all this outside difference, there lies the poor fallen soul imprisoned, unhelped, in its own fallen state. And thus it must be, it is not possible to be otherwise, till the spiritual life begins at the true root, grows out of Death, and is born in a broken Heart an Heart broken of from all its own natural life.

Then self-hatred, self-contempt, and self-denial, is as suitable to this new born spirit, as self-love, self-esteem, and self-seeking, is to the unregenerate man. Let me, therefore, my friend, conjure you, not to look forward or cast about for spiritual advancement, till you have rightly taken this first step in the siritual life. All your future progress depends upon it: For this depth of religion goes no deeper, than the depth of your malady; for sin as its root in the bottom of your soul, it comes to life with your flesh and blood, and breathes in the breath of your natural life; and therefore till you die to nature, you live to sin; and whilst this root of sin is alive in you, all the virtues you put on, are only like fine painted fruit hung upon a bedtree.

Acad. Indeed, *Theophilus*, you have made the difference between true and false religion as plain to me, as the difference between light and darkness. But all that you have said, at the same time, is as new to me, as if I had lives in a land, where religion had never been named. But, pray, Sir, Tell me how I am to take this *first step*, which you so much insist upon.

Theop. You are to turn wholly from yourself, and to give up yourself wholly unto God in this or the like twofold froms of words or thoughts.

O my God, with all the strength of my soul, assisted by the grace, I desire and resolve to resist and deny all my own will. Earthly tempers, selfish views, and inclinations; every thing that the spirit of this world, and the vanity of fallen nature, prompts me to. I give myself up wholly and solely unto thee, to be all thine, to have undo, and be, inwardly and outwardly according

to thy good pleasure. I desire to live for no other ends with another design but to accomplish the work which thou requirest of me, and humble obedient, faithful, than full instrument in thy hands to be used as thou pleasest.

You are not to content yourself, my friend, with now-and-then, or even many times, making this oblation of yourself to God. It must be the daily, the truly exercise of your mind; till it is wrought in to your very nature, and becomes an essential state and habit of your mind, till you feel yourself and habitually turned from all your own will, selfish ends and earthly desires, as you are from stealing and murder; till the whole turn and bent of your spirit points as constantly to God, as the needle touched with the loadstone does to the north. This, Sir, is your first and necessary step in the spiritual life; this is the key to all the treasures of heaven; this unlocks the sealed book of your soul, and makes room for the light and the spirit of God to arise up in it. Without this, the spiritual life is but spiritual talk, and only assists nature to be pleased with and holiness that it as not.

Vous pouvez juger par cet échantillon, mon cher frère, ce que Law apprend sur la pratique. Il est non moins intéressant sur la théorie; il enseigne, par exemple, tout comme notre ami Boehme, qu'il fallait un élément primitif et intermédiaire entre la puissance créatrice et les choses temporelles. Vous avez, mon cher frère, entrevu cette grande vérité, qui est d'une fécondité merveilleuse, longtemps, à ce que je conjecture, avant que d'avoir lu les écrits de B. Je le juge par un beau passage qui se trouve à la page 60 du 1^{er} volume du *Tableau naturel*. Mais vous serez surtout content de la manière dont Law explique, d'après notre ami B., toutes les difficultés du sujet traité dans les premiers paragraphes du n° 6 du *Tableau*. D'après la belle et lumineuse explication de Law, nos idées de la bonté permanente de Dieu restent, par rapport à cet événement, dans toute leur intégrité. Ce n'était ni une tentation, ni une punition arbitraire qui suivit la transgression de la loi; cette loi était un avertissement paternel, et la punition une suite prédite et inévitable; mais la bonté divine versa d'abord l'huile salutaire dans cette plaie: *By the seld of the Woman*. Toutes les mesures de cette rédemption étonnante, la seule possible furent prises au moment même pour tirer l'homme de cette chute, sur laquelle aucune langue n'a aucune expression assez forte pour en exprimer la grandeur.

Dans ce même n° 6 du *Tableau naturel*, il y a un passage remarquable p. 94, où il est parlé dans le dernier paragraphe de l'identité des lois entre la lumière élémentaire et la lumière intellectuelle. Cette découverte est claire ; mais ce qui ne l'est pas autant, c'est le passage qui suit :

Ce n'est pas sans raison que la lumière élémentaire est au rang des plus admirables phénomènes de la nature matérielle, puisqu'elle ne peut être compète dans son action et dans ses effets, sans exercer et mettre en jeu les quatre points cardinaux de la création universelle.

Or, veuillez me dire ce que vous entendez par exercer et mettre en jeu les quatre points cardinaux de la création universelle.

Je suis charmé de ce que vous ayez pris le parti d'aller à Paris directement, vous avez évité par là de voyager dans la mauvaise saison, et quoique mon impatience de vous voir ait souffert par la rémission de votre projet, je me veux cependant du bien de ne vous avoir pas engagé de voyager au mois d'octobre. Il était chez nous, cette année, brumaire, frimaire, ventôse et pluviôse tout à la fois ; outre que j'avais reçu ordre de commander un régiment d'infanterie, en cas que l'on eût augmenté les troupes que notre république avait le long de nos frontières sur le Rhin, pour faire respecter la neutralité helvétique pendant la retraite du général Moreau. Mais j'espère que rien ne pourra vous détourner de votre projet de voyage pour le printemps prochain. Je me fie d'autant plus à votre résolution à ce sujet, que je vois, par votre lettre, que vous n'avez reçu aucun développement qui eût pu vous déterminer pour le contraire ; outre que je suis persuadé qu'un voyage entrepris dans la bonne saison est plutôt utile que nuisible à la santé, et la fortifie, si l'on fait des séjours en chemin comme vous ; je vous prie même, dans ce but, de ne pas prendre la résolution de ne plus faire de voyage après celui dont il est question ; moi qui suis plus âgé que vous, je vous promets que j'irais vous voir, si j'étais aussi libre que vous.

Adieu, mon cher frère, ne m'oubliez point dans vos bonnes prières pour m'aider à terminer ma course ; je vous en sollicite.

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

Le 1^{er} novembre 1796

Lorsque vous écrirez à notre ami D... [Divonne], mon cher frère, vous pourrez lui dire que j'ai vu ici l'une de ses deux amies, la plus illustre et celle qui a été la plus malheureuse ; elle me charge de lui dire mille choses. Elle est venue à Paris pour l'arrangement de ses affaires qui sont toujours délabrées et fort incertaines, l'autre amie est restée à Meaux, et je ne l'ai point vue ; mais je sais qu'elle se porte bien, et qu'il est aussi cher à l'une qu'à l'autre.

Le passage de Law que vous m'envoyez, me pénètre par sa justesse et sa vérité. J'en trouve plusieurs de semblables dans mademoiselle Bourignon [Antoinette Bourignon]. Je vais tous les jours lire quelques morceaux de ses ouvrages à notre Bibliothèque nationale, je ne peux les trouver nulle part ailleurs dans tout Paris ; et j'ai chargé un commissionnaire de librairie d'écrire en Hollande pour me les procurer. J'ai écrit en vain à ce sujet à Lyon et à Strasbourg. Si, dans vos cantons, ils se trouvaient plus facilement, je me recommanderais à vos bons soins pour cela.

Autant notre ami B... [Boehme] me paraît utile à nos lumières, autant Bourignon me paraît utile à notre salut. Dernièrement, en bouquinant ici sur un quai, j'ai trouvé un volume dépareillé de ses ouvrages, contenant la moitié de la *lumière née en ténèbres*. Le volume ne m'a coûté qu'un sol : ce n'était pas la peine de s'en passer : et assurément, tout dépareillé qu'il est, le marchand ne m'a pas attrapé ; et s'il a été content, je l'ai été aussi. Je ne le suis pas autant de mon séjour de Paris. Je ne puis vous peindre la suffocation que mon esprit a éprouvée en y arrivant, et depuis que j'y suis, j'y trouve le moral si altéré, qu'il me semble voir l'accomplissement du treizième chapitre d'Isaïe sur Babylone. Les hommes que je vois courir les rues et remplir la ville, me paraissent autant de dragons, d'oiseaux de nuit et de bêtes sauvages. Malgré mon désir d'aller vous voir, et malgré vos engageantes instances je dois vous dire que des raisons puisées dans des réflexions plus profondes encore que mes désirs, paraissent

suspendre ce projet ou au moins le différer. Je m'en affligerais davantage, si je ne vous savais pas l'intention de vous retirer des affaires, et la possibilité, par conséquent de remplir la résolution où vous seriez de venir me trouver, si vous étiez libre. J'espère toujours que j'aurai le plaisir de vous voir, et ce plaisir, sera bien vif pour moi. Je ne serai probablement plus à Paris, alors, car j'y souffre trop, l'air lui-même me paraissant infecté, en comparaison des bords si purs de ma Loire : Aussi, lorsque j'aurai terminé quelques entreprises qui m'y ont amené, je retournerai bien vite dans mon pays natal, où j'ai goûté des joies bien douces et bien vives selon l'esprit. Mais quoique j'y aie à peine un gîte pour moi, mon désir de bien vous recevoir, me rendra industrieux pour qu'il ne vous manque rien.

Vous faites fort bien de persister dans votre projet d'ouvrage, je crois qu'il sera utile. Pour moi, j'enraye chaque jour en fait d'écritures : je me sens entraîné à une autre ligne d'occupation, et je me borne désormais à faire des notes.

Ce que vous me demandez au sujet de la lumière qui n'a lieu que par le concours des quatre points cardinaux, cela tient au développement actif du grand quaternaire qui est le pivot de toutes choses. Remontez au principe de l'ami B... sur la quatrième forme qui est l'explosion du feu, et vous verrez que lui et moi avons dit absolument la même chose, excepté qu'il porte son idée dans la région radicale même, au lieu que je n'ai peint ce phénomène que dans l'ordre physique ; mais il est bien clair qu'il n'y a qu'une simple et même loi pour toutes les régions ; et comme cette lumière est en un balancement alternatif avec les ténèbres, cela vous montre le systole et le diastole de la nature, qui n'est lui-même que l'image de l'alliance indissoluble. Chacune de ces idées seraient une mine inépuisable, et je laisse à votre esprit, le soin d'y fouiller plus avant.

Malgré mon projet de retourner chez moi, vous pouvez toujours m'écrire ici jusqu'à nouvel avis ; je ne partirai pas encore de quelques semaines.

Adieu, mon cher frère, je me recommande toujours à vos bonnes prières.

Quoique je boude contre Paris, je ne boude pas contre les amis que j'y ai retrouvés, et avec qui je passe

d'agréables moments ; et ce ne peut-être que force majeure qui me fasse céder à ces douceurs.

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

Le 17 décembre 1796

Le lendemain du départ de ma dernière lettre, que je vous adressai à Paris, mon cher frère, je reçus une lettre de notre ami D... [Divonne] qui après une navigation pénible, est arrivé en pleine santé à L... [Londres] Sa lettre est remplie de ce que Law appelle *the spirit of love*. Il me sollicite de lui donner de vous nouvelles, et de celles des personnes en France qui l'intéressent. Le véritable sens du passage de son avant dernière lettre. « O vérité, ô lumière, ô vie, etc. » Il me l'explique par le 28^e chapitre de Job, v. 22. Voyez l'explication du livre de Job, de Madame G... [Guyon], qu'il vous est facile de trouver à Paris.

Je lui répondis sur-le-champ, en incérant votre lettre dans la sienne qui doit avoir reçue actuellement. Je lui suis infiniment attaché.

Je suis charmé que vous ayez fait connaissance avec mademoiselle Bourignon ; cette excellente fille nous donne de très bons conseils, et le salut vaut bien des lumières, quoique notre ami B... certainement ne néglige ni l'un ni l'autre, j'ai déjà donné les commissions nécessaires pour vous procurer ses écrits, et je réitérerai mes recherches : avec du temps et de la patience, j'espère réussir.

Ce que vous me mandez de l'état actuel de votre capitale est entièrement conforme à l'idée que je m'en étais faite : cette ville s'incline dans une progression effrayante vers son degré de maturité plénière. Du reste, vous trouverez ce tableau de Paris dans mademoiselle B... [Bourignon], et aussi dans notre ami B..., mais pas avec tant de détails.

Je me plais à espérer que votre projet de voyage n'est que différé et non pas suspendu ; car je n'ose pas nourrir l'espoir de vous voir chez vous. Je découds tant que je puis avec mes affaires ; néanmoins, il m'en restera probablement toujours assez pour me forcer de rester chez moi.

Au surplus, je ne suis pas en peine que la Providence ne trouve les moyens de nous rapprocher, si elle veut m'accorder ce plaisir que je désire bien vivement.

Bien des grâces pour l'explication des quatre points.

Je suis tous les jours plus content de l'ouvrage de Law. Je me rappelle que notre ami D... me disait, avant son départ de M... [Morat] *If you desire God you have him*. Voici comme Law développe cette maxime:

The spiritual life is a truly a *vegetation* as that of plants ; and nothing but its *own hunger* can help it to the true food of life; this hunger of the soul ceaseth, if contained dies, tho' in the midst of divine Plenty. Our Lord, Shew us that the new Birth is really a state of spiritual vegetation, compares it to a small gum of unstaidd seed, from whence a great Plant arises. Now every seed has life in itself, or else it could not grow. What is this life? It is nothing else but an hunger in the seed, after the air and light of this World, Which *hunger*, being met and fed by the light and air of nature, changes the seed into a living Plant. Thus it is with the *seed* of heaven in the soul: it has a life in itself, or else no life could arise from it. What is this life? It is nothing else but an hunger after God and heave; which no sooner it stirs, or is suffered to stir, but it is met embraced and quietened by the light and spirit of God and heaven, as a new plant from a seed in the earth.

Tâchez, mon cher frère, d'obtenir ce livre, son titre est : *The Spirit of Prayer* etc.

Avant que de finir ma lettre, il faut que je vous cite encore un passage :

No creature can be a child of God, but because the Goodness, of God is in it; now can it have any union or communion with the Goodness of the Deith, till his life is a spirit of love. This is the one only Band of Union betwixt God and the creature. All besides this, or that is not this, call it by what name you will, is only so much error, fiction, impurity, and corruptions into the creature; and must of all necessity be entirely separated from it, before it can have that purity and holiness which alone can see God, or find the divine life. For as God, is an *immutable* Will to all Goodness, so the divine Will can unite or work with him only that which is good, pure: the necessity is absolute; nothing will do instead of this Will; all contrivances of holiness, all form of religious Piety, signify nothing with out this Will to all Goodness.

Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher frère, et vous sollicite de me continuer vos bonnes prières.

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

Paris, le 8 janvier 1797

Je me suis persuadé, mon cher frère, que si vous receviez des lettres de notre ami D... [Divonne] pour moi, vous n'attendriez pas pour me les envoyer, que vous eussiez reçu ma réponse à votre dernière lettre du 17 décembre ; voilà pourquoi je ne me suis pas pressé de vous écrire : sans compter que mes occupations ordinaires me forcent quelquefois, malgré moi, à des détails dans mes correspondances les plus agréables. Si vous écrivez à ce bon ami, vous pouvez lui dire que, depuis ma dernière, j'ai vu la seconde amie, la C^{ss^e} Julie [comtesse Julie de Sérent], qui l'aime toujours beaucoup, et à qui j'ai fait grand plaisir de lui donner de ses nouvelles.

Je m'abandonne volontiers à son explication des mots en question, par le 88^e chapitre de Job, v. 22 ; mais je suis peu content de l'explication que Mlle G... [Guyon] donne de ce passage de Job : cela me paraît forcé et semble sauter quelques degrés intermédiaires entre la lettre du passage et les profondeurs que mademoiselle G... lui prête. Je suis en général plus porté pour Mlle B... [Bourignon], que pour l'autre ; sa souche n'est peut-être pas si douce, mais elle est plus prononcée, et cela dans le sens qui me convient. Je vous remercie d'avance de vos recherches pour me procurer ses ouvrages.

Mes idées sur Paris se soutiennent, et elles sont conformes à tout ce que j'apprends de différents côtés sur le sort qui attend cette grande Babylone. Aussi, je persiste dans le dessein de m'en séparer, non que je renonce à m'en rapprocher un jour et me jeter dans ses environs, projet qui roule dans ma tête depuis longues années, et que je réaliserai quand mes moyens pécuniaires seront revenus. Par là, je serais à même de profiter des secours que cette capitale offre en plusieurs genres ; et je ne serai point enseveli dans son atmosphère, qui, au moral, comme au physique, ne me paraît propre qu'à répandre l'infection. Je me plais aussi à croire que mon voyage dans votre pays, n'est que différé ; mais j'ignore absolument quand il me sera possible de me satisfaire sur cet article.

Les passages que vous m'envoyez de M. Law, me semble toujours plus vrais et plus importants ; et quoique l'ami B... [Boehme] nous donne ces grandes vérités-là en masse, quoique moi-même j'en aie reçu des traits sensibles dans les voies personnelles, cela fait toujours grand bien de les voir retracées dans d'autres cadres, où elles prennent une nouvelle couleur et un autre caractère. Je voudrais bien être à portée de me procurer cet excellent ouvrage, mais je vois que je serai encore obligé de recourir à vous pour cela. Je crois que c'est l'ami D... [Divonne] qu'il en faut charger ; il est sur les lieux, et ne négligera rien pour me rendre ce service. Je voudrais aussi qu'il me procurât ceux des ouvrages de Boehme qui ne sont point compris dans la traduction de M. Law, et qui ont été traduites par d'autres, notamment ses lettres. Il lui sera facile de se procurer ce qui manque dans cette traduction anglaise de Law... Je lui serai obligé de les joindre au *Spirit of Prayer*, de vous faire passer le tout ; et j'aurai soin de satisfaire sur-le-champ à tous les frais, par la voie que vous voudrez bien m'indiquer.

J'oubliais de vous dire que, parmi les différents sentiers qui se présentent en foule autour de moi, je trouve quelques vestiges de ces sociétés destructives dont vous m'avez parlé autrefois dans vos lettres. Ce n'est pas que celles-ci offrent les mêmes projets, ni surtout la même méchanceté ; mais par leur fanatisme, elles me paraissent atteindre le même but : aussi je me tiens à l'écart de ces rudes chrétiens qui ne prennent que la fureur dans une école qui n'enseigne que l'indulgence et l'amour. Je ne finirais point si je vous racontais toutes les différentes annonces, prophéties, révélations ; dont je suis inondé de tous les côtés. J'écoute tout, mais je m'en tiens à mon thème, qui est que nous touchons sûrement à une grande époque, mais qu'il faut être bien en garde contre toutes les assertions qu'on nous fait, et sur le mode, et sur le temps de son exécution ; quant à l'époque, elle est annoncée trop généralement pour ne pas y croire ; quant à sa forme et à son heure, elle est annoncée avec trop de variétés pour s'y reposer.

Je n'ai point encore vu le baron de Krambourg, et je ne sais si je le verrai : il ignore que je suis ici, et il est possible que j'en parte avant qu'il le sache.

Cependant, je vous avouerai que j'y suis encore pour quelques moments, et que j'ai probablement le temps d'y recevoir de vos nouvelles.

Il m'est venu des idées assez neuves sur le noyau radical de l'association humaine, pour que je n'aie pu résister à les mettre par écrit ; mes amis m'ont pressé ensuite de le publier, et je me suis laissé aller à leurs désirs. On est donc occupé en ce moment à l'impression de cet écrit, qui sera à peu près aussi volumineux que ma *Lettre à un ami sur la révolution française* ; mais il n'embrasse pas autant d'objets que cette lettre, qui, peut-être, en embrassait trop : Il aura peut-être un autre inconvénient, celui de ne pas frapper assez fortement les yeux du vulgaire. Au reste, je ne fais cette œuvre que pour acquitter ma conscience, qui se sent portée à propager de son mieux le règne et la souveraineté de Dieu ; et quelle que soit l'opinion des hommes et les fruits qu'ils retireront de mes faibles efforts, j'aurai rempli ma tâche, qui, je me plais à le croire, me sera comptée auprès de notre Souverain Maître. Cela me suffit pour m'encourager, et me faire prendre patience sur les événements quels qu'ils puissent être.

Adieu, mon cher frère, conservez-moi toujours votre amitié et vos bonnes prières. Je vous payerai de retour de tout mon cœur, et selon tous les moyens qui sont en moi.

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

Berne, le 22 janvier 1797

Je m'empresse, mon cher frère, de vous adresser une lettre de notre ami D... [Divonne] que je viens de recevoir. Je craignais qu'il n'eût pas reçu la vôtre que je lui avais fait parvenir, et je fus fort aise, lorsqu'il me tira d'embarras. J'ai vu, par sa lettre, qu'il a fait de très bonnes connaissances à L... [Londres], entre autres d'un homme qui connaît Law à fond, et dont il m'a communiqué quelques extraits de cet excellent auteur. Notre ami rassemble actuellement ce qu'il peut de Law, et je le chargerai des commissions que vous m'avez données dans votre dernière lettre.

Il est indubitable que l'époque actuelle porte un caractère distinctif que l'on ne peut impossiblement méconnaître. Je m'aperçois plus que jamais, par ma propre expérience, que les bons se recherchent et tâchent de se rejoindre, pendant que les méchants font de même entre eux. Il est encore assez aisé que le zèle s'approche de l'emportement, surtout parmi une nation aussi vive que la vôtre ; mais cette disposition est fort éloignée du véritable esprit du Christianisme :

The spirit of love is the one only Band of union bit wixt God and the creature. All beside this, or that is not this, call it by what name you will, is only so much Error, Fixion, Impurity, and Corruption,

dit notre ami Law.

Puisque vous avez reçu tant de tableaux et de précongnitions sur l'époque actuelle, il faut que j'en augmente le nombre par l'extrait d'une lettre que je viens de recevoir de notre ami de Munich :

Das Kommende 1797, Jahr wird ein merkvürdiger Iahr werden, es werden grosse Zusammentretungen, Coalitionen : Verschwörungen entstehen : Die Bösen werden sich zusammenrotten, die Güten werden die guten antsuehen. – Alles was getheilt war wird suchen eine Wesenheit zu erhalten. – In den mittagegen gegend wird was besonderess vorfallen. Man wird Bauen und Sturmwinde werden die gebande einiwerfen ; Fundamente wird man legen und die Erde wird unfer den Steinen weichen. Wunderbare Reformationen werden in project seyn ;

und binnen der Zeit de Babylon bauet, im aussern bauet, wird
der Geist des Herren im Innarein sein grosses Werken vollenden.

2 4
10 6
1 8
9

Dieses ist das Zahlenbild des 1797 Jahrs.

24

26

46

18 Diese Zahlen sind

85 merk wurdig.

21

91

98

96

J'espère que vous voudrez bien me faire passer un
exemplaire de votre nouvel ouvrage sur l'origine de
l'association humaine. Il pourra passer à Bâle, par la dili-
gence de Bâle à Berne, par le coche, à mon adresse, sous
l'enveloppe de : Monsieur le colonel Oser, à Bâle. Je suis
dans les mêmes sentiments que vous, touchant les motifs
de notre travail.

Adieu, mon cher frère, je vous embrasse du fond de
mon cœur, je me fie à la promesse que vous me faites
vers la fin de votre lettre ; fiez-vous aussi à la mienne.

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

Le 26 février 1797

Vous êtes peut-être inquiet, mon cher frère, de la lettre que vous m'avez écrite le mois dernier, et qui contenait celle de notre ami D... [Divonne], mais il n'y a que ma presse et mes nombreuses occupations qui m'aient tenu si longtemps dans le silence. Je le romps enfin, pour vous remercier de l'envoi que vous m'avez fait. C'est, en effet, l'esprit de l'amour que ce digne ami. J'espère désormais pouvoir lui écrire sans prendre une voie aussi longue que celle de grand détour ; du moins, je m'en flatte : mais si cela ne se pouvait, j'aurais alors recours à vos bontés comme à l'ordinaire. Je vous remercie aussi de la note allemande que vous m'avez fait passer. On ne peut douter qu'elle ne renferme des vérités, puisqu'à peine l'année est-elle commencée qu'il s'en trouve déjà plusieurs de confirmées : jugeons de là ce que nous devons attendre dans le reste de son cours.

Je pourrais bien, à la rigueur, trouver un sens à chacun des neuf nombres conjugués, par où votre ami explique la table numérique qu'il vous envoie ; mais je pourrais aussi ne pas trouver son sens véritable : ainsi je m'arrête. Néanmoins, ce que j'aperçois me paraît lié aux principes et se marie assez avec mes idées personnelles ; mais vous savez ma réserve dans ces sortes de spéculations, c'est pourquoi je ne vous en parle pas plus amplement.

Un banquier de ce pays-ci s'est chargé de me faire parvenir à Bâle, au colonel Oser, l'exemplaire de *L'Association humaine* que je vous ai destiné. Je ne sais s'il est parti ou non. Vous n'y verrez rien qu'il vous soit bien important de connaître, puisque vous connaissez les bases sur lesquelles je m'appuie. Ainsi, ce n'est pas pour ceux qui se portent bien que j'ai composé cette médecine, c'est pour ceux qui sont malades : le nombre en est grand, et l'hôpital est vaste ; je m'en aperçois de plus en plus dans la Babylone que j'habite : la besogne y abonde, et malgré tous mes projets de retourner dans mon pays, il se peut que mon devoir me retienne ici plus que je ne comptais. Comme cela vient me chercher naturellement

et que je ne fais dans ce genre, un seul pas de ma volonté humaine, je crois devoir me laisser guider par les circonstances, surtout, quand elles se présentent de manière à m'employer dans mon genre et pour l'utilité de mon prochain. Sous ce rapport-là, j'ai depuis quelque temps de doux aperçus et j'ai un grand penchant pour m'y abandonner. Ainsi vous pouvez toujours m'adresser vos lettres à Paris, au même endroit, jusqu'à ce que je vous envoie une nouvelle adresse ; car, incessamment je serai obligé de quitter la maison où je suis, par une suite d'affaire de la famille qui l'a possède.

Je voudrais bien qu'il me fût possible de me satisfaire sur le désir que j'aurais d'aller vous visiter ; mais, malgré tout mon empressement, pour cette charmante partie, je ne vois encore d'aucune manière, ni quand, ni comment elle pourra avoir lieu en attendant, je me recommande à votre bonne amitié et à vos bonnes prières.

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

Berne, le 13 avril 1797

Il y a déjà longtemps, mon respectable ami, que j'aurai répondu à votre lettre du 26 février, si je n'avais pas été inondé par un torrent d'affaire de tout genre, et surtout par une multitude d'objets publics, qu'ils fallaient rédiger et préparer pour être rapportés à notre Grand Conseil. Quoique j'aie pu me défaire, il m'en reste encore quatre ; entre autres, celui d'une révision de notre procédure criminelle et d'une nouvelle organisation des tribunaux relatifs à cet objet, nécessitée par l'augmentation rapide de notre population. Pendant ce retard, M. Oser m'a fait parvenir *l'Éclair sur l'association humaine*. Permettez, mon cher frère, que je vous remercie du bon cadeau que vous avez fait par cet excellent ouvrage, non seulement à moi, mais encore à nos amis les hommes.

Je vous félicite de la forme que vous avez su donner à cet ouvrage ; je la regarde comme un chef-d'œuvre :

Vous avez rendu claires les choses les plus abstraites ; vous avez embelli une étendue immense, par une diction brillante et une foule d'images ; vous y êtes parvenu, sans vous écarter de la logique la plus rigoureuse, et sans étendre votre travail au delà des bornes d'un mémoire ; tout en marchant sur les traces de Rousseau, vous l'avez surpassé : mais, ce qui surtout m'a frappé, vous avez dit des choses neuves, entièrement opposées à la façon de penser ordinaire ; vous avez remonté à la source du meilleur gouvernement et de la plus sublime religion, sans heurter aucun préjugé.

Voilà, mon cher frère, comment il faudrait écrire pour réveiller et frapper les hommes. Mais, venons au fond de votre ouvrage.

Vous dites très bien ce qu'aucun publiciste n'a jamais dit : qu'un homme qui ne posséderait rien, ne pourrait, suivant les systèmes ordinaires, jamais devenir membre d'aucune société.

Vous levez ensuite le voile qui couvrait le nœud du pacte social, vous indiquez le véritable défaut des systèmes ordinaires ; C'est de vouloir faire dériver l'ordre moral de la seule région des sensations animales.

Vous avez fait voir l'absurdité du principe dont tous les publicistes sont partis, que l'homme avait lui-même les lois à faire suivant lesquelles il devait vivre.

Vous avez réhabilité une idée principale que je signe de tout mon cœur, et que tous les gouvernements ne devraient jamais perdre de vue ; c'est-à-dire, qu'il n'y a de vrai gouvernement que le gouvernement théocratique. Voilà sans doute une grande vérité ; mais ne vous arrêtez pas en si beau chemin, mon cher frère, continuez de montrer aux hommes comment ils peuvent se faire jour à travers les décombres qui les enveloppent et les asservissent : au nom de ce qu'il y a de plus sacré, enseignez leurs comment ils peuvent déchirer le voile qui leur couvre la lumière qui pourrait encore les diriger dans leurs abymes.

Vous faites voir, page 38, que notre ami B... [Boehme], qui n'a jamais lu aucun publiciste en savait plus qu'eux sur les principes qui doivent servir de bases à la théorie des associations humaines. Mais, je le répète, continuez, mon cher frère, à écarter par vos écrits, à détruire les obstacles qui les empêchent de voir la lumière resplendissante, qui peut et doit leur servir de guide.

Vous me direz que je l'ai déjà fait. Cela est vrai, mais le livre des essences qui contient des vérités admirables, c'est un livre énigmatique, qui n'est à la portée que d'un petit nombre de lecteurs : un imposteur en a donné la clef, qui est presque la suite qu'un escroc a publiée. Le *Tableau naturel*, beaucoup plus clair et mon ouvrage favori, repose sur des bases allégoriques et cachées ; et le temps est venu où il ne faut plus se servir d'allégories, mais prêcher sur les toits et révéler les choses les plus secrètes, lorsqu'elles tendent à la réhabilitation de l'espèce humaine.

Le *Nouvel Homme* est un livre ; mais l'époque présente n'exige qu'un mémoire écrit avec cette éloquence rapide qui frappe comme l'éclair : vous me direz qui ne faut pas jeter les perles devant les porcs. Cela est vrai ; mais les profanes ne vous liront point, que vous soyez clair ou obscur, étendu ou serré. Il n'y a que les hommes de désir qui vous liront et profiteront de votre lumière : donnez-la-leur aussi pure que possible, et aussi dévoilée que possible : la nouveauté même de cette lumière répandra un charme sur vos écrits qui entraînera les demi-décidés par un pouvoir irrésistible.

Indiquez aux hommes, à chaque page, comment ils peuvent s'approcher de la pensée universelle et divine qui doit être l'aliment de l'homme-esprit et qui doit les diriger dans tous les sentiers tortueux de cette vie.

Votre *Éclair* est venu très à propos, dans un moment où les nouvelles élections peuvent contribuer à terminer, à arrêter ce torrent de sang qui inonde l'Europe. Vous dites parfaitement bien en quoi consiste la souveraineté du peuple : elle ne réside sûrement pas dans la chimérique volonté générale ; c'est pour cela que nous autres républicains, nous ne l'avons jamais admirée.

Vous révélez, page 84, une idée sublime qui conduit l'homme à juger qu'elle a été le plus sage législateur et le meilleur administrateur de la terre. Recevez aussi mes remerciements pour le beau passage où vous dites que vous entendez planer sur des lacs de sang la voix des nations qui crient : victoire ! gloire ! liberté ! sans laisser à l'oreille le temps de discerner le sens de toutes ces impostures.

Ne vous laissez pas décourager, mon respectable ami ; continuez toujours de montrer, sous des formes différentes, les conditions indispensables pour remonter au terme.

Vous démasquez la fausse doctrine, qui ne regarde la chose religieuse que comme un simple frein politique, comme un épouvantail que les législateurs font forts bien de montrer au peuple pour l'asservir plus facilement. – *Bravissimo*.

Une chose essentielle, dans le premier écrit que vous publierez, serait d'apprendre à vos compatriotes ce que c'est que le fanatisme ; à l'heure qu'il est, ils l'ignorent.

Je vous embrasse, mon cher frère, pour toute la page 89. Je suis pleinement persuadé de l'arrivée de ce temps. En attendant, je vous exhorte d'aider, par tous vos efforts, à préparer les hommes et à réhabiliter chez eux la chose religieuse dans son intégrité radicale.

Votre présent écrit est un grand coup de jour, un éclair qui peut frapper les hommes de bonne volonté et leur faire voir qu'ils se trouvent dans une nuit profonde : mais, à ce coup de jour, faites luire *une lumière dans les ténèbres*, qui ne disparaisse pas comme un éclair, et qui leur serve de guide pour atteindre leur destination ; enseignez-leur comment ils peuvent mettre en action leur

être même pour arriver à la plénitude de leur mesure, et devenir complètement hommes d'esprit ; dites-leur surtout que, pour s'approcher de Dieu, il faut se quitter de soi-même : faites-leur voir ce que c'est que la véritable abnégation, et que cette abnégation ne les empêche en aucune manière de remplir avec énergie tous leurs devoirs dans l'ordre social ; tout au contraire, qu'elle leur prête des forces nécessaires, même pour défendre leurs propres droits avec la dignité convenable ; dites-leur ce que c'est que la raison dont l'homme fait tant de cas ; enseignez-leur combien elle est utile quand elle est dirigée, et combien elle est aveugle, mesquine et frauduleuse, si elle se trouve destituée de la lumière radicale, alors, quand même vous ne vivez pas dans la mémoire des hommes, qui est aveugle et précaire, vous vivrez dans la mémoire de la vérité à qui rien n'échappe, et qui ne glorifie que ce qui doit l'être.

Je veux finir mon épître en vous parlant un mot de la vôtre.

Je suis bien aise, pour notre ami de Munich, que sa table numérique se trouve liée avec les principes ; C'est toujours un homme rare que cet ami de Munich, et peut-être un instrument entre les mains de la Providence, dans l'époque actuelle ; au reste, je m'abstiens de porter un jugement sur ses ouvrages, parce que je n'ai aucune vocation pour les juger.

Vous vous rappellerez sans doute que, l'année dernière, je vous parlai du professeur Joung [Jung-Stilling], auteur d'un ouvrage intéressant, qu'il intitula *le Heimweh*. Comme nous nous écrivons, je lui mandai que j'avais un ami en France, qui s'appliquait à la langue allemande pour lire B... [Boehme] dans l'original, et que c'était lui qui m'avait indiqué cet excellent auteur. M. Joung fut enchanté de cette nouvelle, et ne savait assez témoigner son admiration en apprenant qu'on pouvait étudier B.... au milieu de l'orage qui couvrait la France. Il a une grande envie de savoir votre nom, et m'a chargé de vous présenter les sentiments que ce désir de lire B.... lui a inspirés pour vous. Je me propose de lui faire parvenir votre éclair. Mais alors, je vous prierai de m'en envoyer un autre exemplaire pour moi. La voie de M. Oser existe toujours.

Si vous avez quelques moments de loisir, mandez-moi quelles sont présentement vos occupations favorites.

Vos lettres seront toujours pour moi un supplément, en attendant que je puisse jouir d'un plaisir plus grand, celui de vous voir en Suisse : c'est une espérance à laquelle je n'ai pas encore renoncé.

Depuis ma dernière lettre, je n'ai rien appris de notre ami D. [Divonne] Quant à moi, je vois approcher avec satisfaction le terme où je retournerai à M. [Morat], et où je reprendrai les occupations qui me tiennent le plus à cœur.

Adieu, mon cher frère, ne cessons point de prier les uns pour les autres.

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

Le 30 avril 1797

Vous rendez plus d'honneur à mon ouvrage, vous tout seul, mon cher frère, qu'il n'en recevra de tout mon pays. Nous sommes trop légers sur cette espèce de vérité. On ne lit en ce moment chez nous que les productions qui peuvent avancer un parti contre l'autre : elles se succèdent rapidement et elles sont vieilles au bout de huit jours. Quant à ce qui tient aux grands principes fondamentaux sur lesquels je m'appuie, on n'a plus l'habitude de les regarder depuis que nous avons mis de côté le principe des principes. Aussi mon ouvrage ne fait nulle espèce de fortune, si ce n'est auprès de quelques bonnes âmes comme la vôtre ; le reste rougirait d'y jeter les yeux. Il y a cependant quelques journaux qui en ont dit du bien ; mais c'est une faible recommandation ; au reste je m'y suis attendu d'avance ; j'ai fait cet ouvrage pour le compte de mon interne et non pour celui de mon externe, et je suis bien tranquille pour mon paiement. Je vous en ai adressé trois exemplaires : un pour vous, un pour votre ami D. et l'autre pour qui vous voudrez, parce qu'il est possible que vous trouviez sur votre chemin quelqu'un à qui il convienne. Peut-être vous arriveront-ils en droiture à Berne ; cela dépendra des occasions qu'aura le banquier Perregaux qui s'en est chargé.

Vous m'encouragez à poursuivre, mon cher frère, mais je crois avoir fait en ce genre, tout ce qui est de ma compétence, en montrant le but qui doit être semblable à l'origine. *Le médium*, qui doit lier l'un et l'autre, appartient au code de la régénération, et rentre par conséquent dans tout ce qui est écrit sur ce point dans tous les ouvrages théosophiques : le tout serait d'amener les hommes à cette fontaine pour les y faire boire ; or, nous n'avons guère que nos désirs, que nos prières à employer pour cela. Notre bon maître disait lui-même : *Nul ne vient à moi si mon père ne l'appelle... Demandez au maître de la maison qu'il envoie des ouvriers*, etc. Cependant je ne me refuse à rien de ce qui peut être de quelque utilité, si petite soit-elle ; et si l'on me proposait dans cette partie du lien social quelques questions à traiter, que je fusse capable de développer, je le ferais volontiers. Mais pour

obtenir des hommes qu'ils ne séparent point le moral du politique, c'est, je vous le répète, la pierre philosophale, et il faut que cela leur soit donné d'en haut.

En attendant, pour vous dire à quoi je m'occupe, puisque vous me le demandez, je vous avouerai que j'ai entrepris, un peu pour moi, un peu par la sollicitation de mes amis, un ouvrage qui a pour titre *Révélation naturelles*, dans lequel je rassemble, soit dans mes notes, soit dans ce qui se présente de neuf, a plusieurs points de vue qui me paraissent pouvoir être utiles au cœur et à l'esprit de mes semblables. De l'aveu de ceux à qui j'en ai fait part, il s'y trouve déjà quelques eaux salutaires pour rafraîchir de l'ardeur de la soif. Je le continuerai, si Dieu m'en fait la grâce ; et quand cela sera fait, si l'on le juge digne de l'impression et que les moyens pécuniaires nous soient rendus, je le publierai. Je vous prie de ne point répandre ce que je vous confie ici.

Votre ami Joung [Jung-Stilling] est bien obligé de m'accorder sa bienveillance pour mon simple désir de lire son compatriote B. [Boehme] Je suis dédommagé de mes peines par les profits que j'en retire. Quant à la surprise que j'aie pu m'occuper ainsi pendant les affreux orages qui ont déchiré ma patrie depuis huit ans, elle cesserait, s'il avait vu, comme moi, les choses de près ; s'il savait qu'il y a eu des cantons de la France qui à peine se sont aperçus de l'orage, et que mon pays natal a été du nombre. Cependant, je ne puis nier la surveillance particulière de la Providence a mon égard dans ces temps désastreux ; car premièrement, j'avais mille causes de suspicion et d'arrestation d'après ma situation civile, pécuniaire, littéraire, sociale, etc., et pourtant j'en ai été quitte pour un mandat d'arrêt, qui même ne m'est jamais parvenu et que je n'ai appris qu'un mois après la chute de Rob. [Robespierre] qu'il l'avait lancé et qui fut renversé avant de le pouvoir faire exécuter. En outre, j'ai traversé trois fois toutes les crises ; j'ai séjourné sur les lisières de la Vendée pendant une année entière. Vous ne serez donc pas peu surpris, quand je vous dirai que, dans ces infernales agitations, pendant lesquelles je courais partout comme un autre, on a voulu là-haut arranger les choses de manière que, depuis notre révolution, je n'ai pas entendu, à la lettre, d'autres coups de canons que ceux qu'on vient de tirer ici ces jours derniers pour nous annoncer la paix avec l'Empereur. Vous pouvez dire cela si

vous voulez à M. Joung en lui présentant mes tendres compliments. Qu'il ne prenne pas cela pour des miracles ; je ne suis pas digne qu'il s'en opère pour moi : ce sont de simples attentions de la bonté divine dont je lui rends grâce.

Adieu, mon cher frère, priez pour moi et faites passer la lettre ci-jointe à l'ami D... [Divonne].

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

Berne, le 30 avril 1797

Vous savez sans doute, mon cher frère, que les préliminaires de la paix entre la France et l'Empereur ont été signés le 17 de ce mois, au château de Göes dans la Styrie, par le général Bonaparte, par don Gallo, ambassadeur de Naples et par le comte de Marfeld, ministre de l'Empereur. Le comte de Marfeld est général-major au service de l'Empereur, mais, dans ce moment, il a rempli les fonctions de son ministre.

Présentement, j'espère que vous profiterez de la belle saison pour exécuter vos projets de voyage en Suisse. Notre vie est courte et incertaine, et je me flatte que j'aurai le plaisir de vous embrasser cette année dans ma patrie ; vous connaissez le prix que je mets à ce plaisir, et je me plais à croire que vous me l'accorderez sûrement si cela dépend de vous. J'espère que ce voyage fera du bien à votre santé : aucun calcul d'économie ne doit vous empêcher, car j'espère encore de votre amitié que vous permettiez que je me charge des frais de cette petite course. Faites renouveler vos passeports sur le pied dont nous sommes convenus l'an passé et donner bientôt de vos nouvelles. En attendant, continuez-moi vos bonnes prières. Dans deux jours, je pars pour Morat, mais mon adresse est toujours la même.

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

Le 10 mai 1797

Ce n'est point la guerre, mon cher frère, qui me retenait dans mes projets d'aller m'entretenir avec vous sur l'objet qui nous est commun ; c'est la persuasion où je suis, que, depuis le temps que nous écrivons et surtout avec les trésors que vous vous procurez journellement par vos recherches, vos prières et vos études, mes secours deviennent bien peu de chose, pour ne pas dire superflus : puisque, si vous êtes averti sur les péchés de l'homme, sur ses suites et sur l'incommensurable renfort que le cœur de Dieu vous a apporté, vous avez réellement tout ce qu'il faut pour faire votre chemin. C'est en outre une certaine délicatesse qui me tient depuis quelque temps dans les mouvements de ma personne, qui me paraissent, à mesure que j'avance, ne devoir plus être livrés à mon seul goût et à mon seul arbitre ; et cependant, je n'ai sur ce projet d'ambulance dans vos climats, d'autre clarté que mon désir, bien légitime sans doute, de m'unir encore de plus près à un ami comme vous, qui m'intéresse sous tant de rapports ; quelque vif que soit ce désir, tant que la clarté dont je parle ne sera pas elle-même plus prononcée qu'elle ne l'est, je crois de mon devoir d'attendre le moment où elle le sera assez pour être sûr d'être d'aplomb dans ma démarche. Voilà, mon cher frère, les vrais motifs qui me servent de guide pour le présent ; j'espère que sur cela les développements tant désirés se montreront un jour et qu'alors je pourrai me satisfaire complètement, en allant passer près de vous quelques heureux moments. Notre vie temporelle, en effet, est courte et incertaine ; mais notre vie spirituelle est éternelle et nous pouvons la commencer dès ce monde-ci en nous remplissant des lumières divines et des vertus de notre principe, en les puisant journellement les uns et les autres dans l'intarissable source qui s'est ouverte dès l'instant du crime, et qui, depuis lors, n'a cessé de couler avec toute son abondance dans nos âmes et dans nos esprits.

Permettez donc que la paix ne change encore rien pour le présent à la marche que je crois devoir suivre ; je dois moins consulter la faveur des circonstances tempo-

relles que les considérations supérieures dont je vous parle. Quant à l'article des frais, je ne pourrais jamais prendre sur moi de les laisser à votre charge, ayant assez de moyens pour y suffire ; je ne vous ai pas même d'obligation de vos offres généreuses en ce genre ; ce n'est pas d'aujourd'hui que vous avez fait vos preuves ; et j'ai toujours sur le cœur certain envoi que vous m'avez fait, que je tiens toujours là en dépôt et que je suis toujours prêt à vous remettre, quand vous le jugerez à propos.

Adieu, mon cher frère, continuez à vous souvenir de moi dans vos bonnes prières.

Le paquet de brochures est parti. Je compte que dans votre première lettre, vous aurez peut-être quelques mots à me dire de votre estimable ami M. Joung.

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

M. [Morat], le 23 mai 1797

La dernière fois, mon cher frère, que je vous écrivis, je n'eus qu'un moment, et le temps me manquait pour vous mandez en détail tout ce que la paix nous offrait d'avantageux au projet de notre entrevue, qui paraissait vous occuper d'une manière intéressante pour moi, vers la fin de l'été passé.

Dans votre lettre du 10 de ce mois, vous envisagez ce projet sous un point de vu contre lequel je n'ai aucune objection à faire ; c'est celui du manque d'une clarté directrice.

Mais, permettez que je vous arrête sur une réflexion qui précède votre vrai motif. Vous me dites que, vu mes progrès journaliers, vos secours deviennent peu de chose, pour ne pas dire superflus ! Mais croyez-vous, mon cher frère, que la connaissance de certaines vérités, qui, depuis l'origine des temps a toujours subsisté parmi quelques hommes, se soit transmise de l'un à l'autre par lettres ? – j'ignore si la chose est possible : vous pourrez le savoir mieux que moi. Une autre question : voudriez-vous laisser votre œuvre incomplète ? c'est-à-dire, voudriez-vous perdre le fruit de six années de correspondance, ou, ce qui revient au même, voudriez-vous ne pas jouir de la satisfaction de voir le grain que vous avez semé arriver à sa maturité plénière ? Vous savez combien plus il me reste à acquérir que je ne possède. L'objection des secours supérieurs est plausible, mais elle souffre des exceptions, car vous savez que ce qui peut se faire par l'homme, se fait par l'homme : par conséquent ce qui peut se faire par à ami, se fait par lui.

Je vous prie de peser tout cela dans votre sagesse ; et, si les circonstances présentes ne vous permettent pas le voyage actuel, de me dédommager en partie, au moins, par des renseignements préparatoires, qui me rendent d'autant plus digne et d'autant plus propre de jouir de votre conversation.

Je vous sollicite aussi, pour le bonheur de nos frères, les hommes, de faire main basse dans l'ouvrage que vous projeter, sur tout ce qui porte l'empreinte du mystère :

cachez l'auteur si la prudence vous l'ordonne ; mais, je vous supplie, ne cachez pas la vérité ! ne la cachez pas, ne l'enveloppez pas par ces nuages obscurs qui gâtent tant de beaux ouvrages ; n'imitiez pas votre froid compatriote Fontenelle, qui disait à J. J. Rousseau : « Si j'avais la vérité dans le creux de la main, je n'ouvrirais pas le poing pour la faire voir aux hommes. » Ressouvenez-vous, mon cher frère, qu'un auteur qui parle au public pour l'instruire est un médecin qui entre dans un hôpital, et que ce n'est qu'en prescrivant bien clairement à ses malades des remèdes qu'ils doivent prendre et le régime qu'ils doivent suivre, qu'il peut les guérir. Si vous craignez la profanation, donnez une forme et une étiquette religieuse à votre ouvrage, et tous ceux qui portent la livrée du siècle le laisseront au repos. Insérez dans votre révélation, si vous en avez l'occasion, un morceau très utile et très intéressant au commentaire des sections 17, 18, 19 au *Tableau Naturel*.

Enseignez surtout aux hommes comment ils doivent employer tous les droits et toute l'action de leur être pour ratifier, autant que ce peut, les milieux qui sont entre eux et le vrai soleil, et que l'opposition étant comme nulle, le passage soit libre, et que les rayons de la lumière arrivent jusqu'à eux sans réfraction. Dites-leur à chaque page de votre ouvrage, je vous en conjure, comment la volonté de l'homme peut s'unir le plus promptement, le plus sûrement et le plus fortement à la volonté de Dieu.

Je viens de faire mention de l'utilité d'une explication faite par vous-même, je la crois d'une importance et d'une influence majeure ; je suis même persuadé que vous ramèneriez par là un très grand nombre de vos frères à la véritable source d'eau vive qui peut les désaltérer.

Une preuve qu'il y a plusieurs passages dans les trois sections du *Tableau Naturel* qui pourraient utilement se détailler d'avantage, c'est qu'ils paraissent obscurs, encore à moi, malgré l'habitude que j'ai de lire cet ouvrage. Je vais vous les indiquer ; et vous m'obligerez beaucoup de me communiquer le jour nécessaire pour que je puisse me les expliquer à moi-même.

1^e En admettant avec vous la sensibilité de notre globe, page 103 et 104, je ne vois pas encore comment la terre est la base de tous phénomènes sensibles, et encore moins, comment elle peut servir de point sur lequel se ré-

fléchissent toutes ses vertus qui sont destinées à le manifester dans le temps.

2^e Vous dites, page 105, § dernier (2^e partie) :

Nous vivons habituellement dans les lois de cette seconde classe, puisque nous recevons des pensées journalières qui nous peuvent nous venir que de ceux qui la composent et l'habitent.

Ceci, sans doute est parfaitement clair. « Cependant, continuez-vous, comme nous sommes presque toujours passifs dans ces communications, et qu'un culte quelconque annonce de l'activité, on doit présumer que cette seconde classe présente à nos études des objets plus physiques, plus pressants, plus positifs, et que dès lors, elle exige des soins plus vigilants et mieux dirigés que ceux qui occupent la plus part des hommes.

Mais, vous ne dites nulle part, mon cher frère, en quoi ce culte, ces soins consistent, jusqu'à quel point ce culte est légitime, etc. ? Comme votre but était sûrement d'instruire vos lecteurs, vous me permettrez que je vous demande ce que vous entendez par ces soins et par ce culte, et en quoi consistent l'un et l'autre.

3^e Au bas de la page 126, il y a un beau passage où vous dites :

Il lui apprenait qu'il n'y avait pas un seul être dans la création universelle, qui ne fût l'image d'une des vertus divines ; que la sagesse avait multiplié ses nuages autour de l'homme, afin que, quand il les lui présenterait, elle fit à leur aspect sortir d'elle-même une nouvelle onction ; qu'ainsi, elle transmet jusqu'à l'homme tous les secours dont il a besoin ; et que le modèle s'unissant à la copie, l'homme peut les posséder l'un et l'autre.

Une ligne ou deux d'éclaircissement rendrait ce passage encore plus beau, et surtout plus instructif. Que faut-il que l'homme fasse pour qu'à l'aspect de la copie, la sagesse fasse sortir une nouvelle onction, et que le modèle s'unissant à la copie, l'homme pût les posséder l'un et l'autre ? Par exemple, que faut-il que l'homme fasse pour qu'à l'aspect de la lumière et de la flamme matérielle, il puisse obtenir et posséder les vertus qui leur servent de modèles ?

Vous dites au bas de la page 167 :

Sans la dépravation de la faiblesse de notre volonté, nous ne serions séparés qu'en apparence de tous ces êtres, de tous nuages salutaires, dont les bienfaits sont consacrés par les différentes traditions ; et nous serions près d'eux en réalité !

À juger de ce passage, ce n'est non seulement une volonté corrompue, mais surtout une volonté faible et lâche, qui nous empêche de jouir des manifestations des vertus qui émanent du grand principe et qui nous prive de l'avantage de correspondre avec eux.

Si vous pouvez, mon cher frère, mandez-moi quels sont à côté des intentions pures, les actes de la volonté que vous croyez nécessaires pour faire disparaître le voile qui nous couvre les êtres bienfaisants qui sont ordonnés par le grand principe pour coopérer à la réhabilitation de l'homme ? Je connais l'importance de cette question ; aussi n'est-ce qu'au bout de beaucoup de preuves de votre amitié et de votre confiance que je vous la fais.

Dans ma première lettre, je vous communiquerais quelques détails sur M. Joung [Jung-Stilling], homme très intéressant. Je viens de recevoir de ses nouvelles, il connaît vos ouvrages et les chérit, mais au départ de sa lettre, il n'avait pas encore reçu *l'Éclair* que je lui ai adressé par la voiture publique.

Je viens aussi de recevoir une lettre de notre ami D... [Divonne] Il vous remercie des bonnes nouvelles que vous lui avez données, par mon canal, de ses amis de Paris. Il me demande votre adresse, mais dans l'incertitude de l'effet qu'une lettre de L. [Londres] produirait chez vous, j'attends premièrement vos ordres, afin de la lui donner ; dans le courant de sa lettre, il vous prie de lire avec attention le 14^e chapitre d'Isaïe, et vous lui ferez plaisir de lui dire ce que vous pensez du 29^e verset ; votre lettre lui est expédiée.

Adieu, etc., etc.

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

Du 19 juin 1797

L'amitié qui nous lie, mon cher frère, serait un motif bien puissant pour me déterminer à partir, si la clarté directrice daignait sanctionner le voyage ; car les raisons philosophiques que vous m'engagez à considérer, ne peuvent plus me paraître péremptoires aujourd'hui comme cela eût été possible par le passé : Les connaissances, qui autrefois pouvaient se transmettre par lettres, tenaient à des institutions, qui tantôt reposaient sur des usages et des cérémonies mystérieuses, dont tout le mérite était plutôt dans l'opinion et dans l'habitude que dans une véritable importance, et qui, tantôt en effet, reposaient sur des pratiques occultes et des opérations spirituelles, dont il eut été dangereux de transmettre les procédés vulgaires, ou à des hommes ignorants et malintentionnés, l'objet, qui nous occupe, ne s'appuyant pas sur de pareilles bases, n'est point exposé non plus à de pareils dangers ; la seule initiation que je prêche et que je cherche de toute l'ardeur de mon âme, et celle par où nous pouvons entrer dans le cœur de Dieu, et faire entrer le cœur de Dieu en nous, pour y faire un mariage indissoluble, qui nous rend l'ami, le frère et l'épouse de notre divin Réparateur. Il n'y a d'autre mystère pour arriver à cette sainte initiation, que de nous enfoncer de plus en plus jusque dans les profondeurs de notre être, et de ne pas lâcher prise, que nous ne soyons parvenus à en sortir, la vivante et vivifiante racine ; parce qu'alors tous les fruits que nous devons porter, selon notre espèce, se produiront naturellement en nous et hors de nous, comme nous voyons que cela arrive à nos arbres terrestres, parce qu'ils sont adhérents à leur racine particulière, et qu'ils ne cessent pas d'en pomper le suc. C'est là le langage que je vous ai tenu dans toutes mes lettres ; et sûrement, quand je serai en votre présence, je ne pourrais vous communiquer de mystère plus vaste et plus propre à vous avancer. Et tel est l'avantage de cette vérité précieuse, c'est qu'on peut la faire courir d'un bout du monde à l'autre, et la faire retentir à toutes les oreilles, sans que ceux qui l'écouteront en pussent tirer d'autre résultat que de la mettre à profit, ou de la laisser là, toutefois sans exclure

les développements qui pourraient naître dans nos entrevues et nos entretiens, mais dont vous êtes déjà si abondamment pourvu par notre correspondance, et plus encore par les minutieux trésors de notre ami B... [Boehme] qu'en conscience, je ne puis vous croire dans la disette, et que je la craindrai bien moins encore pour vous à l'avenir, si vous voulez mettre en valeur vos excellents fonds de terre.

C'est, dans ce même esprit, que je vous répondrai sur les différents points que vous m'engagez à éclaircir dans mes nouvelles entreprises. La plupart de ces points tiennent précisément à ces initiations par où j'ai passé dans ma première école, et que j'ai laissées depuis longtemps pour me livrer à la seule initiation qui soit vraiment selon mon cœur. Si j'ai parlé de ces points-là dans mes anciens écrits, ç'a été dans l'ardeur de cette jeunesse, et par l'empire qu'avait pris sur moi l'habitude journalière de les voir traiter et préconiser par mes maîtres et mes compagnons.

Mais je pourrais moins que jamais, aujourd'hui, poussé loin quelqu'un sur un article, vu que je m'en détourne de plus en plus ; en outre, il serait de la dernière inutilité pour le public, qui en effet, dans de simples écrits, ne pourrait recevoir là-dessus des lumières suffisantes, et qui d'ailleurs, n'aurait aucun guide pour l'y diriger : ces sortes de clartés doivent appartenir à ceux qui sont appelés à en faire usage par l'ordre de Dieu, et pour la manifestation de sa gloire et quand ils sont appelés de cette manière, il n'y a pas à s'inquiéter sur leur instruction, car ils reçoivent alors sans aucune difficulté et sans aucune obscurité mille fois plus de notions, et des notions mille fois plus sûres que celles qu'un simple amateur comme moi, pourrait leur donner sur toutes ces bases. En vouloir parler à d'autres, et surtout au public, c'est vouloir en pure perte stimuler une vaine curiosité, et vouloir travailler plutôt pour la gloire de l'écrivain que pour l'utilité du lecteur ; or, si j'ai eu des torts en ce genre dans mes écrits, j'en aurais davantage, si je voulais persister à marcher de ce même pied : ainsi mes nouveaux écrits parleront beaucoup de cette initiation centrale, qui par notre union avec Dieu, peut nous apprendre tout ce que nous devons savoir ; et fort peu de l'anatomie descriptive de ces points délicats sur lesquelles vous désireriez que je portasse ma vue, et dont nous ne devons faire compte

qu'autant qu'ils se trouvent compris dans notre département et dans notre administration. Cela n'empêchera pas, mon cher frère, que dans cette même lettre, je ne vous dise ce qui sera en mon pouvoir sur tous les points dont vous m'envoyez l'état dans la vôtre, et j'y vais procéder par ordre.

1^e *Sur le moyen de la prompte union de notre volonté avec Dieu.* Je vous dirai que cette union est une œuvre qui ne se peut faire que par la ferme et constante résolution de ceux qui la désirent, qu'il n'y a nul autre moyen sur cela que l'usage persévérant d'une volonté pure, moins par les œuvres et la pratique de toutes les vertus, engraisée par les prières, pour que la grâce divine vienne aider notre faiblesse et nous amène au terme de notre régénération. Cette volonté est la véritable propriété de l'homme ; et Dieu a semblé même la respecter, puisqu'en venant nous apporter la bonne nouvelle, il s'est borné à nous faire souhaiter cette bonne volonté par les anges ; et puisque nous voyons que ses propriétés se réduisent toutes à des menaces et à des promesses, laissant à l'homme à faire usage des uns et des autres selon son gré. Ainsi, vous voyez que ce que je pourrais dire sur cet article au public n'aurait infailliblement pas plus de crédit que n'en a eu la parole divine.

2^e *Sur la sensibilité de notre globe.* Je dirais que c'est précisément là un des points dont j'ai parlé dans la verdeur de ma jeunesse, et que, par cette raison, je n'entreprendrai de pousser plus loin, à moins que je ne l'eusse moi-même approfondi davantage, et surtout avant que je n'en eusse reçu l'ordre. Au reste, avec les ouvertures que notre ami B... nous fournit sur la contexture de la nature universellement particulière, il me semble que vous pourrez sur cela vous procurer quelques satisfactions, si vous voulez vous donner la peine de le faire avec quelque attention.

3^e *Sur le culte,* page 105. Je vous dirai que celui qui concerne les lois de cette seconde classe est véritablement l'ordre cérémonial confié par Dieu à ses grands élus, dans les diverses époques où il a manifesté sa sagesse et son secours sur la terre pour la restauration des choses. Il appartenait à ceux qu'il choisissait pour cette fin ; les autres en recevaient les fruits. C'étaient autant de diverses instructions spirituelles et divines, comme en ont reçu Énoch, Noé, Moïse, Élie, et tant d'autres qui étaient char-

gés de ces missions générales. Quant aux commun des hommes, ils sont comme nous, chargés seulement de leur restauration particulière ; et c'est assez pour nous occuper : commençons par être fidèles aux petites choses, ce sera à Dieu à savoir ensuite s'il jugera à propos de nous confier les grandes.

4^e *Sur l'union du modèle à la copie.* Je vous dirai que, dans les générations spirituelles de tout genre, cet effet doit vous paraître naturel et possible puisque les images ayant des rapports avec leurs modèles, doivent toujours tendre à s'en rapprocher. C'est par cette voie que marchent toutes les opérations théurgiques, ou s'emploient les noms des esprits, leurs signes, leurs caractères, toutes choses qui, pouvant être données par eux, peuvent avoir des rapports avec eux ; c'est par là que marchaient les sacrifices lévitiques ; c'est par là, surtout, que doit marcher la loi de notre initiation centrale et divine, par laquelle en présentant à Dieu, aussi pure que nous pouvons, l'âme qu'il nous a donnée, et qui est son image, nous devons attirer le modèle sur nous et former par là la plus sublime union qu'ait jamais pu faire aucune théurgie ni aucune cérémonie mystérieuse dont toutes les autres initiations sont remplies. Quant à votre question sur l'aspect de la lumière ou de la flamme élémentaire, pour obtenir les vertus qui lui servent de marche, vous devez voir qu'elle rentre absolument dans le théurgique, et dans le théurgique qui emploie la nature élémentaire, et comme telle, je la crois inutile et étrangère à notre véritable théurgisme, ou il ne faut d'autre flamme que notre désir, d'autre lumière que celle de notre pureté. Cela n'interdit pas cependant les connaissances très profondes que vous pouvez puiser dans B... sur le feu et ses correspondances ; il y a de quoi vous payer de vos spéculations ; les connaissances plus actives sur ce point doivent naître dans les opérations spirituelles sur les éléments ; et là-dessus, je n'ai rien de plus à ajouter.

5^e *Sur la dépravation ou la faiblesse de notre volonté.* Je vous dirai que vous donnez plus d'importance que je n'en donne moi-même à ce passage. Il rentre absolument sur ce que j'ai dit, numéro 1, ci-dessus ; car si la volonté constante, pure et forte, doit, avec la grâce de Dieu, nous faire tout obtenir, la volonté contraire doit nous priver de tout. Ainsi, je ne saurais pas vous indiquer autrement quels sont les actes de la volonté qui sont nécessaires

pour faire disparaître le voile. Ce n'est que, dans l'exercice de notre volonté, que nous pouvons apprendre à perfectionner et à virtualiser notre volonté ; ce qui se peut dire de toutes nos autres facultés, comme nous le voyons tous les jours dans ce qui ne tient même qu'à nos arts, à nos sciences vulgaires et à nos talents agréables.

Je ne crois pas qu'il soit prudent encore, d'envoyer mon adresse à l'ami D... [Divonne], et je vous remercie de votre réserve.

J'ai lu le passage d'Isaïe, qu'il m'indique, 14, 29. J'y trouve une vérité fondamentale, qui s'est vérifiée dans toutes les époques où la justice divine s'est manifestée par la main des nations qu'elle a employées pour sa vengeance ; cette vérité s'est vérifiée et se vérifiera encore dans notre révolution, comme elle le fera toujours dans de semblables événements ; c'est ce qui me fait dire que l'on se tromperait, si l'on voulait appliquer cette vérité là à une circonstance particulière, pendant qu'elle les embrasse toutes.

Adieu, etc.

– Lettre 111 –

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

Suisse, le 1^{er} juillet 1797

L'essentiel est d'obtenir les secours que nous ne pouvons pas nous procurer nous-mêmes ; et pour les obtenir, il faut les demander et en les demandant sincèrement, nous les avons déjà obtenus, suivant notre degré, car notre divin Bienfaiteur ne dit pas seulement : *petite et dabitur vobis*, mais ce qui est très remarquable, il dit encore : *omnis enim qui petit, accipit*. La pétition seule est déjà une preuve que nous avons reçu [...].

Adieu, etc.

– Lettre 112 –

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

France, le 2 août 1797

C'est à la fois un devoir et un plaisir de prier pour nos amis, que nous ne pouvons le faire qu'autant que nous y sommes portés par quelques rayons de l'immortelle et inépuisable charité.

Vous me demandez des nouvelles de la personne en qui l'intérieur marche par-ci par-là en rapport avec l'extérieur ? Je vous dirai, mon cher frère, que chaque jour il se pose des bases dans cette personne pour un imposant édifice ; mais qu'il en est ici comme lors de la bâtisse du second temple, où les juifs étaient souvent arrêtés dans leur œuvre par les Samaritains, au point d'être obligés d'avoir la truelle d'une main et l'épée de l'autre : priez pour cette personne, afin que sa foi ne défaille pas. Du reste, d'un moment à l'autre, il est possible que son avancement l'occupe bien ; mais, s'il a lieu, il est probable que ce sera de nature à ce qu'elle ne pourra pas même en parler, à moins que ce ne soit par ordre, ou à ceux qui se trouveraient dans le même cas, et employée à la même fonction : et ceux-là se feront connaître d'eux-mêmes.

Adieu, etc.

– Lettre 113 –
(DE SAINT-MARTIN. Rien de remarquable)

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

[...] Si mon ami de M... [Munich] m'avait simplement envoyé un calcul dont le résultat eût été le nombre 1800, il ne m'aurait frappé que médiocrement mais, c'est en déchiffrant l'hiéroglyphe de notre ami Boehme à sa manière qu'il a trouvé 1800 ; car M. d'E... [Karl von Eckartshausen], dans toutes les progressions de ces chiffres arabes ne sort pas un instant de l'hiéroglyphe. Quant à moi, j'étais très éloigné de soupçonner ce nombre 1800, avant que de l'avoir trouvé au bout de quelques minutes dans le *Mysterium Magnum*, comme je vous l'ai mandé au mois de février 1793, et encore après, j'étais en doute si le hasard n'avait pas produit ce résultat. Mais aujourd'hui la chose me semble plus apparente. Veuillez, au reste, jeter un coup d'œil sur l'*Irdich und Himlisch mysterium*, 6 text. 4-9, après un calcul bien simple, vous trouverez que, dans le sixième jour dont il parle, nous sommes actuellement après midi, à trois heures et demie passées : et si je dois ajouter foi à un manuscrit dont j'ai vu en extrait en 1788, la septième époque aura acquis toute la hauteur de son développement en 1830 c'est-à-dire à 4 heures précises.

9. Cependant l'homme n'est pas détruit au point qu'il ne soit plus le même qu'il sortit des mains de Dieu, quoiqu'il eût reçu dans sa chute la forme monstrueuse et fragile du troisième principe le plus extrême, et que cette chute lui ouvrit les portes du premier principe, la volonté sévère, qui, sans cela, embrasait déjà ce grand univers, et qui s'allume tout à fait dans les âmes damnées.

10. Le véritable homme que Dieu créa, et qui seul est l'homme proprement dit, reste néanmoins encore caché dans l'homme présentement corrompu ; et s'il se renonce lui-même dans sa forme animale, s'il ne vit pas, d'après les mouvements et les volontés de cette enveloppe grossière et qu'il se livre à Dieu de toute son âme, alors cet homme vit en Dieu, et Dieu produit en lui le vouloir et le faire ; tout cela étant en Dieu, le véritable homme saint, qui est caché sous la forme monstrueuse, est aussi bien dans les cieux que Dieu, et le ciel est en lui : c'est-à-dire que Dieu sera en lui et lui en Dieu. Dieu est plus près de lui que l'homme ne l'est de son propre corps ; car ce

corps animal n'est pas sa patrie ; avec lui il est hors du paradis.

11. Le véritable homme régénéré en J. C n'est pas dans ce monde, mais dans le paradis de Dieu. Et quand même ce corps animal meurt, il n'arrive aucun dommage au nouvel homme ; au contraire, c'est alors qu'il sort véritablement de la volonté qui s'opposait à lui et de cette maison de tribulations : pour entrer dans sa patrie, il n'a pas besoin d'une demeure lointaine où il doive être transporté pour goûter le bonheur, il suffit que Dieu se manifeste en lui.

12. L'âme humaine est émanée du premier principe, mais dans ce principe, elle n'est pas un être saint ; c'est dans le second principe que les vertus supérieures de l'âme s'ouvrent et se développent et qu'elle est une créature divine, car c'est dans le second principe que la lumière divine prend naissance. C'est pour cela que, si la lumière ne prend pas naissance en elle, l'âme reste séparée de Dieu ; elle vit seulement alors dans la qualité originelle sévère où se trouve une opposition éternelle. Mais si la lumière prend naissance dans l'âme, alors la créature est pénétrée de joie, de charité et de délices ; c'est ce que l'on appelle le nouvel homme, ou l'âme en Dieu : et comment alors n'y aurait-il pas connaissance, quand Dieu pénètre la créature !

13. Aussi ne dépend-il pas du vouloir et du cœur de la créature de connaître les profondeurs de la Divinité, l'âme ignore le centre de Dieu et comment la substance divine s'engendre. La manière dont Dieu veut se révéler à l'homme dépend de la volonté divine ; et si Dieu se manifeste, en quoi l'âme y a-t-elle contribué ? Elle n'a que le désir d'être régénéré ; elle tourne son attention vers Dieu, dans lequel elle vit, et avec lequel la lumière divine devient resplendissante, lumière qui change le premier principe sévère, l'origine du mouvement de l'âme en joie triomphante.

14. On voit par là combien le monde est injuste, lorsqu'il jalouse, dans la fureur de sa passion, la diversité des dons divins. L'homme, que peut-il se donner ? La manière de demander ne dépend pas même de lui [...].

Adieu, etc.

– Lettre 115 –

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

Paris, le 15 octobre 1797

Nous sommes tous d'accord sur 1800 ; vous, votre ami de M... [Munich] et moi. L'hiéroglyphe du *Myst. Mag.* [*Mysterium Magnum*] le donne aussi complètement, comme vous l'avez trouvé et comme je crois vous l'avoir mandé dans le temps.

[...] Je sais et je vois que les moments approchent, et que sûrement le nouvel ordre est tout prêt ; mais je ne sais rien sur l'époque ni sur l'heure.

[...] Ce n'est pas tant à cause de mes yeux que par rapport à ma besogne personnelle que j'enraye autant que je peux sur le travail de plume, j'enraye même beaucoup sur le travail de parole [...].

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

Le 7 nov. 1797

[...] C'est qu'il y a de remarquable dans les déchiffrements de l'hiéroglyphe, c'est que M. d'E... [Karl von Eckartshausen] a établi ses calculs sur des bases totalement différentes des miennes ; ainsi, par de nouveaux chemins, il est parvenu aux mêmes résultats.

[...] Le général Gichtel, auquel les prêtres, en le faisant chasser de chez lui, n'ont laissé que la chemise, et qui, sans revenus, sans salaire, sans travail extérieur, et sans laisser un sou de dette après sa mort, exerçait l'hospitalité et faisait de grandes aumônes, disait de lui-même : *Dass der Glaube und das Gebette ihm helfe sein täglich Drodts ausgebahren*. Si, en traduisant ce passage, on disait que la foi et la prière lui ont aidé à engendrer son pain quotidien, l'on se tromperait [...].

Venons au calcul qui est annoncé dans le sixième texte en partant du principe que mille ans ne sont qu'un jour devant le Seigneur, la naissance de Jésus-Christ est arrivée à la fin du quatrième jour. Le jour à douze heures : en divisant 1000 par 12, on obtient pour chaque heure 83 treize ans $\frac{1}{3}$; de là je forme les bases suivantes : l'an 1000 était la fin du cinquième jour ; en 1500 on se trouvait à midi du sixième jour ; en 1750 on était à 3 heures après midi, parce que 83 $\frac{1}{3}$ multipliés par 3, donnent 250, qui, ajoutés à 1500, donnent 1750, une demi-heure donne 41 $\frac{2}{3}$, ainsi qu'en 1791 et 8 mois, on était à 3 heures et demi après-midi [...].

*

* *

FIN DE LA CORRESPONDANCE INÉDITE

Monsieur L. Schauer, homme de lettres, à Paris

J'ai, Monsieur, à vous remercier beaucoup d'avoir pensé à moi pour me faire lire cet écrit de Saint-Martin. J'ai toujours eu pour lui beaucoup de vénération et senti de l'attrait, quoique je sois des plus profanes en ces matières.

Je vois que, grâce à vous et à Matter, je vais en apprendre sur lui davantage.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

SAINTE-BEUVE

Paris, ce 6 décembre 1861